



La rectitude et l'hypocrisie ambiante se font varloper par **Oscar Wilde** au TNM Page E 3



Christopher Nolan signe une saga spatio-humaniste grandiose Page E 11

CULTURE

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 NOVEMBRE 2014



Rechercher ou saisir un site



« Nous avons maintenant des étudiants qui proviennent des disciplines artistiques et qui réfléchissent de leur point de vue à l'utilisation des archives. Ils élargissent la perspective. »



TIFFET

La mémoire de l'art

Comment les artistes contemporains manipulent et recyclent les archives artistiques

STÉPHANE BAILLARGEON

Les feuilles jaunies des archives mènent partout, y compris à l'art horticole contemporain. Dominique Blain, fraîchement désignée Prix du Québec 2014 en arts visuels, a créé l'œuvre *Elsie* pour les Jardins de Métis en puisant dans l'album personnel d'Elsie Reford, (1872-1967), fondatrice du site internationalement reconnu.

L'œuvre-hommage de 2006 se présente sous la forme de lunettes d'observation disposées stratégiquement. En y collant l'œil, le visiteur découvre des photos de la collection personnelle de M^{me} Reford montrant dans ses jardins à différentes époques de sa vie. Les images historiques reproduites sur des plaques de verre se superposent au paysage réel.

« Une des lunettes pointe vers un banc et, quand on regarde à travers, on découvre M^{me} Reford assise sur ce même banc », commente le professeur d'archivistique Yvon Lemay, citant cet exemple resurgi dans l'actualité avec le prix Paul-Emile-Borduas décerné à une artiste qui a beaucoup créé en s'inspirant de docu-

ments historiques. « Il y a quelque chose de très touchant, de très émouvant dans cette image, dans cette œuvre. C'est une dimension importante, je pense, de l'exploitation des archives par les artistes. Les archivistes eux-mêmes défendent rarement cette qualité. Par défaut, les archives sont associées à la gestion, à l'administration, au témoignage, à la preuve. C'est rationnel et objectif. Là, on ouvre vers quelque chose de plus émotionnel et subjectif. »

Yvon Lemay enseigne à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal. Ses travaux portent sur la diffusion du patrimoine documentaire, avec un intérêt particulier pour la création contemporaine à partir de cette riche matière.

« Je travaille sur ce sujet depuis 2007, explique le professeur. Avant, je ne voyais pas la chose. Il a fallu qu'on me commande un texte sur le rapport entre arts et archives pour que je m'ouvre les yeux. Finalement, j'ai pris conscience que, dans les expositions, on voit un tas d'œuvres qui travaillent cette question. »

A preuve, la sculpture-projection *End of Empire* (2011) des artistes Simone Jones et Lance Winn, présentement ex-

posée à la Biennale de Montréal du Musée d'art contemporain de Montréal. L'œuvre reprend et anime le plan fixe de l'Empire State Building filmé pendant des heures par Andy Warhol en 1964. Le va-et-vient et les jeux d'ombre font apparaître et disparaître l'immeuble iconique. Le résultat présenté au dixième anniversaire des attaques du 11 septembre 2001 se surcharge de références.

Le nom et la chose

De quoi parle-t-on au juste? Les Anglo utilisent le terme « archival art ». Le professeur Lemay préfère parler d'exploitation des archives à des fins de création, parce que le phénomène déborde les arts visuels, où il est très répandu. « L'attrait pour ces sources est présent dans tous les domaines artistiques et sur toutes les scènes », dit-il en citant évidemment le cas du *sampling* en musique. Le hip-hop utilise beaucoup l'échantillonnage. « Nous avons maintenant des étudiants qui proviennent des disciplines artistiques et qui réfléchissent de leur point de vue à l'utilisation des archives. Ils élargissent la perspective. Ils nous forcent à réfléchir sur notre discipline. »

Annaëlle Winand est l'un de ces stimulants intellectuels. La doctorante s'intéresse au « cinéma de réemploi », c'est-à-dire les films faits de films, surtout dans le cadre expérimental. « On retrouve cette pratique dès l'invention du cinéma, dit-elle. Un assistant des frères Lumière avait recréé une scène d'actualité concernant l'affaire Dreyfus à partir de films qui n'avaient rien à voir avec elle. Le réemploi s'accroît avec le cinéma d'avant-garde dans les années 1920-1930. Le numérique et les plateformes de partage facilitent maintenant l'accès aux images et leur travail à faible coût. »

Ce travail redonne vie et redonne sens aux archives, y compris aux parties oubliées, négligées. *La part des anges* (ONF) et la série du collègue Sylvain Cormier *La mémoire qui tourne* (Historia) basée sur des collections privées québécoises étaient de ce type.

« Au-delà de la pratique intellectuelle du recollage, le réemploi remet en perspective certaines réalités sociales, politiques ou esthétiques, note M^{me} Winand. On peut aussi examiner le phénomène

VOIR PAGE E 8 : ARCHIVES

CULTURE

Sous le vent de Tel-Aviv



ODILE TREMBLAY
à Tel-Aviv

Tel-Aviv, c'est un peu comme la Côte d'Azur d'Israël avec le soleil, la mer, les restaurants branchés qui servent de la fine cuisine méditerranéenne, les beaux jeunes gens et les bourgeois aux chiens tenus en laisse. La ville de l'Etat nouveau, comme on dit. Sur le boulevard Rothschild, l'artère principale, subsiste encore un kiosque du début du siècle, en place sur les photos jaunies du temps. Symbole des pionniers du sionisme, mais si restauré qu'il ne doit pas rester un boulon d'origine.

C'est la ville européenne en plein Moyen-Orient, avec les fameuses maisons de l'école du Bauhaus semées un peu partout. Encore qu'il faille se méfier des allures d'Europe. On est ailleurs, dans un entre-deux-mondes, écrivain scintillant pour y jeter tout ce qu'on voudra, guerre incluse. Les roquettes palestiniennes se rendaient jusque-là, mais on n'y sent pas la montée de l'intifada comme à Jérusalem. Une tension souterraine.

Le Vieux-Port de Jaffa s'accote sur Tel-Aviv (désormais un de ses quartiers) pétri de traces du passé, avec l'architecture ottomane, les odeurs d'épices des vieux souks, les villas de galeristes et l'extraordinaire maison-musée de l'artiste collectionneuse Llana Goor, vrai royaume de poésie enchantée. Tel-Aviv est le centre culturel de l'Etat d'Israël. On s'y accroche les pieds sur les artistes de gauche. Mais la gauche veut aussi, mine de rien, un Israël armé, qui protège ses ouailles. Pas trop nombreux non plus, dans ses rangs, à remettre en question les méthodes utilisées par l'armée et la police pour préserver leurs têtes. La Côte d'Azur, mais aux aguets, le doigt sur la gâchette, au cas où.

On a beau être pour une partie ou l'autre du conflit au Québec, se poser là-bas, c'est comprendre que tout est compliqué. Chacun s'y casse les dents à l'heure de toucher à ces zones explosives. Nous aussi. Les Israéliens ne partiront pas se jeter à la mer, d'ailleurs où iraient-ils, sinon rejoindre les rangs des éternels Juifs errants? Plusieurs sont des enfants ou des petits-enfants de l'Holocauste, nourris de la mé-



YEARA LIVNY

Le musicien Idan Raichel a modifié le visage de la musique populaire en Israël en annexant des musiciens issus de cultures et de traditions diverses dans son pays cousu d'immigration.

moire des camps, à même le silence des parents survivants qui refusèrent longtemps d'en témoigner. Ce pays est bâti sur le mutisme des siens et l'asservissement des autres, avec la religion en tison de violence brandi, trop de sang versé et trop dans le même camp.

Encore que les esprits s'ouvrent peu à peu aux réalités du voisin adversaire. Seule l'éventualité de la création d'un Etat palestinien aide les esprits éclairés à voir la lumière au bout du tunnel, mais sous les effluves des jacarandas, des ficus, l'air n'exhale pas trop la libération prochaine du peuple vaincu.

La gauche israélienne déteste Nétanyahou et ses méthodes de matamore — même

si'il commence à reculer dans son Jérusalem embrasé. Et allez y voir si tous les Palestiniens suivent leur leader Mahmoud Abbas. Chiens et chats dans la même portée.

«Comment a-t-on pu entrer dans le désert aussi facilement, sans s'en apercevoir?», me demandait mon ami Claude André lorsqu'on traversait en fin de semaine dernière le Néguev en direction de la mer Morte. Et sa question me semblait résumer la position de l'Etat d'Israël au long de sa courte histoire.

Briser les murs

À Tel-Aviv, on va à la rencontre des artistes, en cherchant à croire qu'ils sont un peu les seuls à pouvoir surlever la situation, même sur le plan symbolique. Du moins à l'éclairer, avec un appel d'air. Comme si le bon sens, le désir de paix ne pouvaient venir d'en haut, mais d'initiatives parallèles, a priori dérisoires. Ainsi John Lennon, le doux rêveur assassiné, aurait-il eu raison de chanter la paix.

Prenez le musicien Idan Raichel, qui s'est produit à Montréal avec son groupe au théâtre Saint-Denis en mai dernier. Un cool, ce jeune artiste al-

lumé, sans ses beaux cheveux de rasta qui faisaient sa marque, aujourd'hui la boule à zéro. Vraie superstar en Israël, autant qu'à l'étranger, qui vous toise, vous adopte, raconte son parcours. Manifestement encore ébahi par l'éclatant succès de son Idan Raichel Project. Celui-ci modifia de fond en comble le visage de la musique populaire en Israël, en annexant des musiciens issus de cultures et de traditions diverses dans son pays cousu d'immigration.

Trouvés sur place il y a 12 ans, ces voix et ces instruments hébraïques, éthiopiens, palestiniens et tout ce qu'on voudra. Puis au fil des tournées, des musiciens d'ailleurs dans le monde se sont joints aux précédents, le temps d'un concert ou plus. Ils sont une centaine à s'y être frottés en 19 langues; pièces de mosaïque du projet tentaculaire, multiformes et changeantes selon le pays, l'humeur, l'instant.

Idan Raichel affirme ne travailler qu'avec des musiciens qui capturent entre deux notes la couleur, les racines de leur pays d'origine, histoire d'atteindre «the sound of the mel-

ting pot», comme il définit son Graal musical. Le melting pot, c'est la planète, avec le nombril dans son «foutu Moyen-Orient tout croche».

The Idan Raichel Project s'est produit partout, à Manhattan, à Londres, à Paris, en Inde, devant Barack Obama à Washington, lors de la commémoration annuelle du legs de Martin Luther King. Ça l'émeut encore d'en parler. Pour la toute première fois, un président américain noir honorerait l'homme du grand rêve. Idan Raichel était là. Ça marque une mémoire d'artiste.

Il dit: «Je sais que le public aime à penser qu'on érige des ponts. Simple cliché, évidemment. Le projet se veut apolitique et on voulait juste au départ se réunir entre musiciens de traditions diverses, mais il a eu cet effet secondaire là, auquel on se rallie. Notre musique aide à briser les murs du racisme et à bâtir l'identité des peuples. Et puis il est temps d'enseigner aux nouvelles générations ce qui se passe de l'autre côté de la frontière. Moi, je ne poursuis pas un rêve. Je garde les oreilles et les yeux grands ouverts, sans pouvoir me permettre d'attendre que les frontières s'ouvrent. N'empêche, le moment venu, je serai le premier Israélien à chanter au Caire.»

Il met en musique ses symboles. On le fait aussi, à petite échelle, sans s'illusionner sur les velléités d'harmonie de la région, mais sans remettre tout espoir non plus. Sinon, que faire?

Là-bas, on a acheté des balles accrochées à des cordelettes, portées au cou. Vidées de leur substance, elles ne servent à tuer personne, déviées de leur destin de mort. On a l'impression qu'elles chantent au vent. Rien de moins. Rien de plus.

otremblay@ledevoir.com

Odile Tremblay était invitée en Israël par le Centre consultatif des relations juives et israéliennes.

LA VEILLÉE
PRÉSENTE

PARTENAIRE DE PRODUCTION
QUÉBECOR

MISE EN SCÈNE
Catherine Vidal

AVEC
Gabriel Arcand
Violette Chauveau
Marie-France Lambert

TRADUCTION
Claude Porcell

18 NOV. – 13 DÉC. 2014

AVANT
LA RETRAITE
DE THOMAS BERNHARD

THÉÂTRE
PROSPERO
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
ACHAT EN LIGNE
THEATREPROSPERO.COM

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Conseil des arts et des lettres de la région de la Capitale-Nationale
LE DEVOIR

RUE FABLE

MAÎTRISE D'ŒUVRE JEAN ASSELIN, RÉAL BOSSÉ, SYLVIE MOREAU

Du 21 octobre au 15 novembre 2014

INTERPRÉTATION JEAN ASSELIN, PASCAL CONTAMINE, SYLVIE MOREAU, BRYAN MORNEAU, AUDREY BERGERON, ÉMILIE SIGOUIN CONCEPTION CHARLOTTE ROULEAU, MATHIEU MARCIL, LUDOVIC BONNIER

OMNIBUS
Le corps | au théâtre

ESPACE LIBRE

BILLETTERIE 514 521 4191
WWW.ESPACELIBRE.QC.CA

« La distribution est en parfait contrôle de cette exagération du geste sur laquelle repose la trame narrative de cette Rue Fable où l'émotion frappe le bitume avec l'humour. » - Fabien Deglise, LE DEVOIR

« On sourit souvent, on rit grassement à certains moments. On se fait surtout rappeler comment le corps peut tout transmettre, nous révèle aux autres peu importe le système de défense que nous croyons avoir établi. » - Lucie Renaud, Revue JEU

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Conseil des arts et des lettres de la région de la Capitale-Nationale
LE DEVOIR
MIMEOMNIBUS.QC.CA

du 11 NOVEMBRE
au 06 DÉCEMBRE
2014

ESPACE GO

LUMIÈRES, LUMIÈRES,
LUMIÈRES

texte
EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
à partir de VERS LE PHARE
de Virginia Woolf

avec
ANNE-MARIE CADIEUX +
EVELYNE ROMPRÉ

mise en scène
DENIS MARLEAU

une production
d'ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

LES ENTRETIENS DE GO

Le jeudi 13 novembre 2014 dès 18 h 30, découvrez avec nous les enjeux de la pièce LUMIÈRES, LUMIÈRES, LUMIÈRES lors d'un entretien entre le metteur en scène Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, collaboratrice artistique. Une manière unique d'avoir les clefs du spectacle avant d'en être les témoins.

En collaboration avec Le Devoir

CULTURE › THÉÂTRE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le metteur en scène Yves Desgagnés réveille le fantôme d'Oscar Wilde avec *L'importance d'être constant*, qui met en vedette Anne-Élisabeth Bossé et Raymond Bouchard.

Faux et usage de faux

La rectitude et l'hypocrisie ambiante se font varloper par Oscar Wilde au TNM

FABIEN DEGLISE

Ça relève malheureusement du truisme : le présent vire un peu trop à droite, mais pas seulement. Il se vautre également dans des excès de morale troublants, dans une rectitude parfois déplaisante qui donne des ailes à l'hypocrisie et à tous ses faux-culs qui en font l'éloge en pourrissant au passage le climat social, politique, culturel, même. Et il faut parfois aller frapper à la porte du passé pour mieux saisir cette mouise intellectuelle dans laquelle ces nombreuses dérives sont en train de nous mener, à la porte d'Oscar Wilde, pourquoi pas ?

Avec *L'importance d'être constant*, le dramaturge Yves Desgagnés a décidé de convoquer le sulfureux auteur britannique dans un Québec où des forces conservatrices font aller leur toponymie grossièrement populiste sur un pont, où le paraître assure désormais l'ascension du vide dans les sphères politiques et où l'obsession du propre et du conformisme nivelle un peu tout par le bas. Comme pour mieux laisser ce texte ancien éclairer malgré lui le présent.

L'objet scénique va se déployer, avec un faste prévisible, sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde (TNM), à compter de mardi prochain, avec la complicité de Nor-

mand Charette à la traduction et de Maxime Denomé, Anne-Élisabeth Bossé, Raymond Bouchard et Patrice Coquereau à la distribution.

« Cette comédie a quelque chose de léger, de frivole, mais, derrière le masque, il y a aussi une critique sociale très forte », dit le metteur en scène engagé — il a été dans le cercle rapproché de Pauline Marois lors de la dernière campagne électorale — rencontré cette semaine par *Le Devoir* dans les étages supérieurs de l'établissement théâtral montréalais. Elle fait écho à la grande noirceur, à la rectitude morale qu'un certain courant politique nourrit actuellement. Quand on s'expose à elle aujourd'hui, on pourrait croire qu'elle a été écrite hier.

Les costumes, les décors, les préoccupations de cette pièce datant de 1895, la dernière des quatre comédies de Wilde qui prend racine dans l'Angleterre victorienne encarcannée, seraient donc trompeurs. Avec son quiproquo amoureux induit par un dandy qui va travestir son identité pour séduire deux pauvres petites superficielles, *L'importance d'être constant*, imaginé par Oscar Wilde pour divertir les foules, pose finalement un regard lucide sur l'absurde du paraître, sur la vacuité qu'un groupe peut générer en se repliant sur lui-même, en érigeant en système le refus de la diversité et de la différence et surtout en laissant la bigoterie, la fourberie et les sourires mal attentionnés cimenter les rapports sociaux.

« Il y a des moments où il faut choisir entre vivre sa propre vie, pleinement, entièrement, complètement, ou traîner une existence dégradante, creuse et fausse que le monde, dans son hypocrisie, nous impose », écrivait Oscar Wilde dans ses aphorismes. « C'est celui-là qui résume certainement le mieux la pièce et la direction que j'ai voulu lui faire prendre », dit Yves Desgagnés, qui assure avoir mis ici et là quelques allusions subtiles à l'actualité politique et sociale du moment. « Je n'ai pas été timoré », dit celui qui s'est fait reprocher ses liens étroits avec l'équipe Marois par le passé, tout comme un documentaire sur l'attentat dont a été la cible l'ex-premier ministre le soir de sa victoire, document que plusieurs mauvaises langues ont

« Cette comédie a quelque chose de léger, de frivole, mais, derrière le masque, il y a aussi une critique sociale très forte »

Yves Desgagnés, metteur en scène

qualifié d'« infopublicité » pour le Parti québécois et sa chef d'alors. « Tant pis pour eux, dit-il. Moi, je ne suis pas du genre à me fermer la gueule. »

Desgagnés, Wilde : la rencontre n'étonne pas vraiment, à part sans doute pour le temps qu'elle a mis à prendre

forme. Ce texte, un classique de la dramaturgie britannique et des théâtres londoniens, n'a étrangement jamais été monté au Québec. « Le timing est pourtant effrayant », dit le metteur en scène. Dans les années 70, étrangement, cette pièce aurait été en décalage avec la so-

ciété, car la liberté de penser, l'ouverture d'esprit était plus forte. Aujourd'hui, on revient à des valeurs morales, à des postures conservatrices, et je n'aurais jamais cru ça possible. La droite empêche l'humain d'être ce qu'il est vraiment », avec sans doute cette constance, depuis quelque temps, qu'il est désormais important pour lui de dénoncer.

Le Devoir

L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT
Texte d'Oscar Wilde, traduction de Normand Charette, mise en scène d'Yves Desgagnés.
Au TNM, du 11 novembre au 6 décembre.



INP/AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans un français culturellement teinté

Depuis le début du siècle dernier, dans ses quelques traductions françaises, le texte d'Oscar Wilde (notre photo) peut se balader : un peu frivole et vaudevilles ici, un peu plus sérieux et réflexif là, mais le traducteur Normand Charette, qui signe ici une première adaptation en français du Québec de ce classique anglais, n'a jamais vraiment senti le besoin de trancher. « Il n'y a pas de dichotomie, l'un va avec l'autre », parle à l'autre, nourrit l'autre, dit-il. La différence pourrait donc résider ailleurs : dans la volonté exprimée par Charette et Desgagnés de laisser apparaître, dans cette version française, les racines anglo-saxonnes du texte, racines avec lesquelles le public francophone de Montréal est plus à l'aise. « Il suffit d'aller en Angleterre pour se rendre compte qu'on est plus proche de Londres que de Paris, ajoute le metteur en scène. Quand on lit cette pièce, on n'est pas vraiment en territoire étranger, moins qu'avec un Molière, qui, culturellement, est un peu plus exotique pour nous. »

Partenaire de saison
Hydro Québec

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

SAISON
**2014
2015**

SALLE
DENISE-PELLETIER

**D'Artagnan et
LES TROIS
MOUSQUETAIRES**

Le combat romantique d'une jeunesse en quête de justice et de liberté !

DU 14 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 2014

D'APRÈS L'ŒUVRE D'ALEXANDRE DUMAS
ADAPTATION ET
MISE EN SCÈNE DE
FRÉDÉRIC BÉLANGER

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE ADVIENNE QUE POURRA PRÉSENTÉE PAR LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Concepteurs et collaborateurs artistiques : Sarah Balleux, Marjorie Bélanger, Jean-François Gagnon, Francis Farley-Lemieux, Julien Lafamme, Sébastien Watty Langlois, Marie-Ève Pelletier, Audrey Thériault, Suzanne Trépanier.

Guillaume Ballargeon, Maude Campeau, Louise Cardinal, Guillaume Champoux, Robin-Joël Cool, Steve Gagnon, Stéphanie M. Germain, Bruno Piccolo, Philippe Robert, Claude Tremblay

Déjà plus de 22 500 billets vendus !

BILLETTERIE 514 253-8974 • www.denise-pelletier.qc.ca

Profitez de nos tarifs à la carte 30 ans et - | 60 ans et + | Résidents HOMA

Conseil des arts et des lettres Québec
Avec la participation du Ministère de la Culture et des Communications

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Musée de la Ville de Montréal

Patrimoine canadien
Canadian Heritage

CULTURE › THÉÂTRE

Lumière sur l'intimité en mouvement

Toucher à l'intériorité de la pensée avec Evelyne de la Chenelière et Denis Marleau comme guides

ALEXANDRE CADIEUX

Son essai le plus connu s'articule comme un récit; ses romans, quant à eux, s'attachent moins à décrire des événements qu'à naviguer sur les méandres de la pensée de leurs personnages. «*Ce qui me stupéfie encore et toujours dans l'écriture de Virginia Woolf, c'est cet acharnement, dont elle et ses personnages font preuve, à rendre compte de ce qui est impossible à rendre compte*», souligne Evelyne de la Chenelière à propos de la grande écrivaine anglaise (1882-1941).

Pour sa part, la comédienne et dramaturge entame une résidence artistique de trois ans à l'Espace Go en proposant sa nouvelle pièce, *Lumières, lumières, lumières*, qui prend l'affiche ce mardi. Il y a peu, elle adaptait pour cette même scène le roman autobiographique de Marie Cardinal *Une vie pour deux* sous le titre *La chair et autres fragments de l'amour*. Si son tout nouvel opus s'appuie lui aussi sur une œuvre littéraire, soit le roman *To the Lighthouse* (1927) de Woolf, elle précise que cette fois l'impulsion première fut d'abord intérieure. «*C'est mon désir d'entamer mon séjour ici par un spectacle qui traiterait du temps, de l'espace, de la vision et de la re-*



L'auteure Evelyne de la Chenelière et le metteur en scène Denis Marleau

cherche de beauté qui m'a, dans un second temps, rappelé l'existence de ce roman qui aborde ces thèmes d'une manière très fertile pour moi.»

Un monde semble séparer Madame Ramsay, mère de huit enfants et sage épouse, et la peintre Lily Briscoe, réunies chaque été pour des vacances

près de la mer. Peut-on tout de même les envisager comme les deux faces d'une même psyché, à l'image de la protagoniste de *L'imposture* dans laquelle de la Chenelière nous présentait cette Ève écartelée entre maternité et écriture? «*On peut sans peine les concevoir comme l'alter ego scindé en deux de Virginia Woolf*», répond l'auteure à propos des personnages romanesques dont elle s'est inspirée. «*Il y a ce jeu-là, très confrontant, de miroir l'une pour l'autre, avec des similitudes et des contrastes qui existent à même la partition textuelle et qui, je crois, sont aussi exploités dans leur incarnation sur scène.*»

«*Ce qui m'a intéressée au début, c'était quand même l'antagonie ou l'opposition flagrante entre les deux personnages; je me suis ensuite bien rendu compte, au fil du travail sur le texte, qu'il y avait de plus en plus de moments ou de lieux où elles se rencontrent réellement, où elles se rejoignent dans la pensée*», confie pour sa part le metteur en scène Denis Marleau, qui dirige pour l'occasion les comédiennes Anne-Marie Cadieux et Evelyne Rompré. «*Il n'en demeure pas moins pour moi qu'il y a bien là deux personnages, parce que dans l'écriture du plateau il y a deux corps et deux voix, et c'est ce que je cherche à exploiter: tra-*

vailer sur la tension entre cette distance qui les sépare et les endroits où leurs voix se rejoignent comme à l'unisson, tel un plain-chant.»

Dans l'œuvre originale, les rapports entre Lily et Madame Ramsay donnent rarement lieu à une confrontation de leurs visions respectives du monde, le tout demeurant sous-jacent. «*Je sais que le terme est un peu fort, mais c'est pour moi comme une petite vengeance de laisser ainsi éclater leurs voix sur scène, de leur permettre de vivre ça dans le présent de la représentation*», avoue Evelyne de la Chenelière. Marleau, pour sa part, le conçoit plutôt comme une seconde chance: «*Chacune d'elles raconte ce dont on ne peut parler, ce qu'il faut taire. Elles se surprennent elles-mêmes à dire là des choses qu'elles se sont empêchées d'énoncer au moment où les événements se sont passés pour vrai. Tout le théâtre contemporain depuis Beckett s'est lancé, à des degrés divers, dans cette recherche plurielle de la traduction de la pensée sur la scène, et Evelyne a suivi une intuition que je trouve très juste en retournant lire Virginia Woolf, qui a tant travaillé sur le flux de conscience.*»

Si *Lumières, lumières, lumières* révèle à la lecture de nombreuses pistes possibles de réflexion, la dramaturge considère qu'au-delà des idées il y a la nécessité d'abord d'une «*incarnation charnelle d'enjeux humains*». Marleau acquiesce: «*Il ne faut pas intellectualiser, tout est dans le ressenti. Ce qui me semble important, c'est qu'on soit avec elles, qu'on ne se sente pas exclu de leur prise de parole, qu'on puisse profiter de cette chance qui nous est donnée de visiter les recoins les plus intimes de leurs êtres*», précise le metteur en scène, dont la créativité, la rigueur et la pertinence ont été soulignées cette semaine par l'attribution du prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène lors de la remise des prestigieux Prix du Québec.

Collaborateur
Le Devoir

LUMIÈRES, LUMIÈRES, LUMIÈRES

Texte: Evelyne de la Chenelière, d'après *Vers le phare* de Virginia Woolf. Mise en scène: Denis Marleau. Une production d'Espace Go, en collaboration avec UBU compagnie de création, présentée à l'Espace Go du 11 novembre au 6 décembre.

Dans les mots de Lily

«*Monsieur Ramsay aura été furieux parce qu'il aura été question, dans la conversation, de livres qu'on ne lit plus, comme ceux de Walter Scott, et alors Monsieur Ramsay aura regretté qu'il ne soit jamais question de lui et de ses écrits. Il aura eu très peur d'être un écrivain qu'on ne lit plus. Il aura attendu en vain que quelqu'un déclare Mais vous, Monsieur Ramsay, contrairement à Walter Scott, on vous lira toujours, et dans cent ans on reviendra encore à votre brillant ouvrage sur la nature de la réalité. Mais personne ne l'aura dit. Surtout pas moi.*»

Extrait tiré de *Lumières, lumières, lumières* d'Evelyne de la Chenelière

Chaîne de montage est une pièce percutante, émouvante, qui frappe là où ça fait mal. Et c'est tant mieux.

Mario Cloutier, La Presse

Je vous assure qu'il faut voir cette pièce... J'ai rarement vécu un moment de théâtre aussi beau, aussi intense, aussi ravageur, quelque chose auquel vous pensez et repensez après et qui force l'admiration...

Marie-Claire Girard, Le Huffington Post



CHAÎNE DE MONTAGE

Une création du Théâtre de Quat'Sous et du Carrousel, compagnie de théâtre

DU 27 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2014

le Carrousel 40 ANS
COMPAGNIE DE THÉÂTRE



Texte Suzanne Lebeau Mise en scène Gervais Gaudreault Avec Linda Laplante
Équipe de création Alexandre Brunet, Nicolas Fortin, Dominique Gagnon, Marie-Eve Huot, Diane Labrosse, Sarah Lachance, Pierre Lafontaine, Laurent Lamarche, Stéphane Longpré, Marcela Pizarro Minella et Nancy Tobin

Billetterie 514 845-7277 quat sous.com

Grands partenaires

Bell Hydro Québec

DU 11
AU 30
NOVEMBRE
2014

CHÂTEAU DE LA
SABOULETTE
ARRIÈRE

DAMNATIO MEMORIAE

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI — 3900
RUE ST-DENIS MTL CC
H2W2M2 514 282-3900
CTD'A
THEATREDAUJOURDUI.OC.CA

TEXTE ET MISE EN SCÈNE Sébastien Dodge INTERPRÉTATION
Amélie Bonenfant, Sophie Cadieux, Mathieu Gosselin, Renaud
Lacelle-Bourdon, Anne-Marie Levasseur, Jean-Moïse Martin, Lise
Martin, Éric Paulhus et Simon Rousseau ASSISTANCE ET RÉGIE
Camille Labelle SCÉNOGRAPHIE Max-Otto Fautoux COSTUMES
Marc Sénécal ÉCLAIRAGES Anne-Marie Rodrigue Lecours MUSIQUE
Benoît Côté EFFETS SPÉCIAUX Olivier Proulx DIRECTION
TECHNIQUE Caroline Turcot DIRECTION DE PRODUCTION
Marie-Hélène Dufort RELATIONS DE PRESSE Daniel Meyer CREDIT
PHOTO Ulysse del Drago

Conseil des arts
et des lettres
Québec
Conseil des arts
Canada Council
for the Arts
CENTRE
DES ARTS
DE MONTRÉAL

CULTURE › DANSE

MUSIQUE

SPECTACLE

Jean-François Bélanger, l'oiseau rare

L'artiste amène l'énergie sereine de ses *Vents orfèvres* sur la scène de la chapelle Saint-Louis à Montréal

YVES BERNARD

C'est un compositeur qui joue une vingtaine d'instruments, un Lanaudois ouvert à la planète, un Montréalais qui refuse la vie effrénée, un coloriste des musiques instrumentales, un artiste véritablement indépendant, un violoneux devenu joueur de vielles à clés suédoises et de violon d'Hardanger. Oui, Jean-François Bélanger est un artiste à part. Depuis une décennie, il a trouvé sa nouvelle muse en Scandinavie et, le mois dernier, il a lancé *Les vents orfèvres*, son premier disque en une décennie. Une superbe création mâtinée d'accents nordiques, de musiques anciennes et baroque, de trad et de folk, mais à la JFB. Il en présente le résultat et plus encore ce dimanche à la chapelle Saint-Louis de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Premier d'un diptyque, *Les vents orfèvres* est un disque de recueillement, de calme, d'introspection, de regard sur soi,

alors que *Les entrailles de la montagne*, prochain album à paraître en 2015, lorgne vers un volet primitif, instinctif, cru, intense et plus rythmé. Le spectacle est un condensé des deux disques, mais arrangé en trio: «*On veut recréer l'atmosphère de disques avec quelque chose de plus resserré*», explique Jean-François. «*Natalie Haas, une violoncelliste de réputation internationale, apporte toute sa sensibilité, alors que Yann Falquet, mon complice des dernières années, est un guitariste précieux, en plus de jouer la guimbarde de façon impressionnante et de faire du chant harmonique. Quant à moi, je jouerai le violon d'Hardanger norvégien, le nyckelharpa [la vielle à clés emblématique de la Suède], en plus du tenorharpa, qui est un genre de violoncelle des harpas, et le contrabasharpa, plus primitif et un peu inquiétant. Dans une petite chapelle, ça va être une belle communion.*»

VOIR PAGE 6 : BÉLANGER



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Articulé autour de six personnages, *6,3 évanouissements* est à mi-chemin entre la chorégraphie, la pièce de théâtre et la performance.

Dans les limbes de l'évanouissement

La perte de conscience et de repères selon Catherine Tardif et Michel F. Côté

FRÉDÉRIQUE DOYON

Anti-climax, absurdes et célébrant la vulnérabilité humaine: les pièces de Catherine Tardif et Michel F. Côté, réunis sous la bannière Et Marianne et Simon, rompent avec l'esprit consuméro-spectaculo-hyper-performant de notre société. Et *6,3 évanouissements* promet d'en rajouter.

La pièce pour six danseurs invite à un délire sur le thème de la perte de conscience — et de corps. La proposition se déploie dans ce (non-)lieu étrange entre le moment où l'on s'évanouit et celui où l'on se réveille.

Après *Un show western* (2004), *Le show triste* (2006) et *Le show poche* (Festival Trans-Amériques, 2009), la nouvelle création d'Et Marianne et Simon aurait aussi pu s'intituler «Le show nulle part»...

«*Ce show-là va se passer dans un no man's land limbique*, dit Michel F. Côté, qui joue ici les performeurs autant que le compositeur. *On est six évanouis, on ne se connaît pas, et on attend de se réveiller, ne sachant pas très bien ce qui nous arrive.*» «*Ni pour combien de temps on va rester*, ajoute Catherine Tardif. *Où est-ce qu'on va quand on s'évanouit?*»

L'idée a germé quand une collègue s'est effondrée en plein boulevard Saint-Laurent sans crier gare. La chorégraphe a été fascinée par la «*légère transformation de l'ordre normal des choses*» que le petit incident a suscitée: le corps plus lourd que jamais, les gens qui s'arrêtent pour regarder, ceux qui ralentissent seulement leur marche en passant.

Au-delà du motif physique de l'effondrement, les deux artistes aimaient la perte de repères que provoque l'évanouissement et le fait qu'il découle de phénomènes biologiques antagoniques.

«*Ca résulte d'un problème d'information à l'interne*, explique Michel F. Côté. *Il y a accélération et décélération du pouls cardiaque, deux informations contradictoires qui s'en vont au cerveau en même temps.*»

Le cas de figure récurrent selon la chaîne vidéo YouTube? L'homme qui tombe dans les hommes pendant son mariage...

Équipe de choc

Fidèle à leur habitude, les deux artistes ont convoqué une distribution de rêve et de choc. Se joignent à eux (comme interprète et chorégraphes) Benoît Lachambre, Sophie Corriveau, Marc Boivin, explorateurs aguerris des interstices esthétiques et existentiels qui font la signature atypique du tandem de créateurs. Ni tout à fait danse ni vraiment théâtre ou

La musique comme scén

Bien occupé sur scène, Michel F. Côté a tout de même signé la partition sonore de *6,3 évanouissements*. Celle-ci tient lieu, en quelque sorte, de décor et de scénographie, la régie trônant sur scène à la vue des spectateurs. «*C'est assez hétéroclite. Je fais du remixage, du détournement, du piratage. Parfois j'étire une syllabe d'une chanson pour aller en chercher le grain. Parfois on va entendre la musique d'Henry Mancini un peu détournée. Parfois ce sera juste nos voix. J'aime beaucoup travailler les matériaux que je peux récolter chez les interprètes. Alors, il n'y a pas une esthétique précise.*»

performance, fort d'un bagage d'improvisation, leur travail mise sur des états de corps qu'on ne peut désormais plus détacher de l'univers chorégraphique actuel et qui restent bien loin d'une écriture formelle, si déconstruite soit-elle.

Le sixième larron est le performeur-poète Fortner Anderson, une invitation à l'image du travail d'Et Marianne et Simon, qui aime cultiver la rencontre entre danseurs et non-danseurs. «*Les deux weirdos, c'est Fortner et moi, mais on s'assume. Et Fortner a une présence scénique formidable*», dit Michel F. Côté, qui a déjà partagé la scène avec le maître du *spoken work* à l'époque du Festival Voix d'Amérique.

Le poète a notamment nourri le processus de cette idée de gestes perdus ou anciens. «*Dans l'histoire de la corporalité, il y a des attitudes*

physiques qui ont disparu ou qui appartiennent à une autre époque, rapporte Côté. *Il a fouillé ça et est arrivé avec des images inspirantes.*»

Le groupe ne s'est donc pas gêné pour élargir le thème à toutes ses résonances poétiques: le souvenir, l'absence, l'évanescence, pour éviter de servir une étude sur le motif physique de l'effondrement.

«*On a beaucoup travaillé à se laisser transporter par ces changements de perception liés à ce qui se passe dans le corps ou dans l'imaginaire*», explique Catherine Tardif. Bechellambre et Sophie Corriveau ont justement développé cet état d'étonnement perpétuel face à ce qui surgit. «*On est comme des nouveau-nés, des êtres qui viennent d'arriver et interprètent tout ce qu'ils voient*»

noit Lachambre et Sophie Corriveau ont justement développé cet état d'étonnement perpétuel face à ce qui surgit. «*On est comme des nouveau-nés, des êtres qui viennent d'arriver et interprètent tout ce qu'ils voient*», dit le musicien performeur.

Avec ce projet, Catherine Tardif sent plus que jamais l'apport créatif de tous les protagonistes. Elle préfère donc le titre de directrice artistique du spectacle à celui de chorégraphe. Reste que l'esthétique décalée propre à son travail est toujours au rendez-vous.

L'équipe a fait éclater l'espace au maximum. «*On a failli commencer le show dehors et le diviser en deux représentations*, signale Catherine Tardif, *mais on s'est ravisés.*» Pour jouer avec les perspectives, la régie du son et des éclairages est plantée sur scène, et les spectateurs finiront par être assis à l'italienne... mais la bande promet de déjouer leurs perceptions.

Le Devoir

6,3 ÉVANOUISSEMENTS
De Catherine Tardif et Michel F. Côté, présenté par Danse-Cité à l'Agora de la danse, du 12 au 15 novembre.

D Voir aussi › Des extraits de *6,3 évanouissements* de Catherine Tardif et Michel F. Côté. ledevoir.com/danse



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Jean-François Bélanger concocte une musique puissante, portée par les sons des traditions scandinaves.

DÈS MARDI!

Un feu d'artifice d'humour, de finesse et de mots d'esprit!



UNE PRÉSENTATION DE



POWER CORPORATION DU CANADA

TERTE OSCAR WILDE
TRADUCTION NORMAND CHAURETTE
MISE EN SCÈNE YVES DESGAGNÉS
JEU ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ + RAYMOND BOUCHARD
PATRICE COUVEREAU + MAXIME DENOMMÉE
VINCENT FAFARD + RICHARD LALANCETTE
VIRGINIE RANGER-BEAUREGARD + JULIE VINCENT
CONCEPTION MARTIN FERLAND + JUDY JONKER + ERIC CHAMPLOUX
CATHERINE GADOUAS + ALAIN JENKINS + JACQUES-LEE PELLETIER + CAROL GAGNÉ
ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE CLAUDE LEMELIN PRODUCTION THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT

11 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE
TNM.QC.CA 514.866.8668

ICI RADIO-CANADA ICI artv

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

Le Théâtre de Fortune en codiffusion avec le Théâtre Denise-Pelletier présente

L'ÉNIGME Camus
Une passion algérienne

texte et mise en scène Jean-Marie Papapietro
distribution Roch Aubert, Mohsen El Gharbi, Gaëtan Nadeau, Christophe Rapin, Philippe Régnoux

du 12 au 29 novembre 2014, à 19h30

SALLE FRED-BARRY BILLETTERIE
4353, rue Ste-Catherine Est 514 253-8974 | admission.com

Théâtre de Fortune LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER Fondation des Arts de Montréal

CULTURE › MUSIQUE

LA VITRINE



MUSIQUE

L'ÉVOLUTION DU MÉTAL QUÉBÉCOIS
NO SPEED LIMIT (1964-1989)
 Félix B. Desfossés
 Éditions du Quartz
 Rouyn-Noranda, 2014, 292 pages

Tirant ses origines du yé-yé plutôt que d'une contre-culture hippie comme ailleurs, le métal québécois trace sa route jusqu'à imposer sa marque dans le monde avec les Saguenayens de Voivod dans les années 80. Avec *L'évolution du métal québécois. No Speed Limit (1964-1989)*, Félix B. Desfossés en raconte le cheminement, ici découpé par thème plutôt que bêtement collé à la chronologie. De la vague glam — vous savez, les groupes aux cheveux longs et à l'apparence androgyne — jusqu'au punk et au hardcore, en passant par le heavy rock, unique au Québec, ce large panorama a d'abord germé dans l'esprit de Ian Campbell, ex-chanteur du mythique groupe death Neuraxis. Il lui aura fallu dix ans, et la rigueur journalistique de Félix B. Desfossés, pour donner ses formes à ce projet pour le moins ambitieux. En résulte une bible érudite rassemblant une centaine d'entrevues et des dizaines de photos d'archives uniques, collectées auprès de fans, destinée avant tout aux initiés d'une musique devenue confidentielle et qui veulent pousser leur passion jusqu'au bout. L'ouvrage pourra quand même intéresser les profanes curieux de plonger dans un genre dont il ne soupçonne sans doute pas toute l'étendue créative. Vivement la suite!

Arnaud Stopa

BÉLANGER

SUIITE DE LA PAGE E 5

Dans *Les vents orfèvres*, plusieurs mondes s'enchevêtrent : un clavecin baroque qui évoque la cour de Versailles sur les claquements des clés de bois; un nyckelharpa qui traîne et annonce la profondeur d'un folk très ancien; une petite valse allègre qui coule avec contrebasse et viole de gambe; sans compter cette autre valse avec le quatuor à cordes Claudel, l'harmonium et la voix céleste, un trad d'église avec un orgue de soutien et, finalement, un bansuri qui s'invite à la fête méditative.

Mais, dans chacune des pièces, les sons des cordes font entendre des parcelles de la Scandinavie. Jean-François parle de sa démarche : « Je n'ai pas la prétention de jouer les instruments comme les gens de là-bas. Je les ai abordés à ma façon, mais c'est vrai que ces instruments ont leur personnalité : les clés, la résonance... La musique du disque n'est pas vraiment de la musique scandinave. C'est ce que j'en ai capté. C'est comme les couleurs que j'ai aimées dans certains modes. Ça se recom-

pose en dedans de moi et ça ressort comme ça. »

À l'écoute de la sérénité qui se dégage de l'album, une réflexion de Jean-François revient : « C'est pas évident d'être en accord avec ses valeurs. Dans notre société, quelque chose pousse énormément vers ce qui va vite, quelque chose qui n'est pas dans le contact profond à l'autre. Moi, j'ai essayé de rester honnête avec ça, sachant que ça va être au prix de moins de diffusion. Mais c'est pas grave, je trouve que c'était plus important que le disque soit vraiment le reflet de ce que je voulais. »

Collaborateur
Le Devoir

JEAN-FRANÇOIS BÉLANGER EN TRIO AVEC YANN FALQUET ET NATALIE HAAS

À la chapelle Saint-Louis de l'église Saint-Jean-Baptiste, dimanche 9 novembre à 19 h
www.jfbelanger.com

Écouter aussi › La pièce *Heures arides - Le feu d'équerre - Les vents orfèvres*.
ledevoir.com/musique



YVES RENAUD

S'il reprend les décors de la production de 2008, ce *Barbier* se pare de nouveaux habits signés Robert Prévost et Joyce Gauthier.

Le Barbier s'affiche en plein Movember

Rossini, à l'Opéra de Montréal, scelle l'alliance sacrée du barbier et de la moustache

CHRISTOPHE HUSS

Le barbier de Séville de Rossini prend l'affiche de l'Opéra de Montréal ce soir. Une représentation a d'ores et déjà été ajoutée, le 17 novembre, aux quatre prévues. En tête d'affiche, Étienne Dupuis incarnera le fameux barbier, Figaro.

Pour ces représentations du *Barbier de Séville*, l'ouvrage le plus connu de Rossini, l'Opéra de Montréal reprend les décors de Robert Prévost, vus lors de la précédente présentation de cet opéra, en 2008. Ce cadre, qui se délectait alors de la couleur orange, était habillé il y a six ans par une mise en scène d'Alain Gauthier. Ce sera cette fois un spectacle d'Oriol Tomas, gagnant 2014-2016 du premier prix du Centre français de promotion lyrique, qui n'avait, hélas!, pas convaincu lors de sa première production à Montréal : une *Chauve-souris* de Johann Strauss de sinistre mémoire.

Espérons que Séville l'inspirera davantage que Vienne.

Le chef d'orchestre, par contre, viendra bel et bien d'Autriche (il n'est en rien italien comme l'avance le communiqué de l'Opéra). Il s'agit de Christoph Campestrini, très favorablement remarqué à Québec lors de la course à la succession de Yoav Talmi.

Figaro est un rôle fétiche pour le baryton québécois

Figaro est un rôle fétiche pour le baryton québécois Étienne Dupuis qui l'a chanté au prestigieux Deutsche Oper de Berlin

Étienne Dupuis. Il l'a chanté au prestigieux Deutsche Oper de Berlin, qui l'a réinvité pour une reprise en mai 2015. Mieux encore, Dupuis chantera à Berlin, en avril 2015. Posa dans *Don Carlo* de Verdi sous la direction du directeur musical de l'institution, Donald Runnicles, suivi, quelques semaines plus

tard, par le rôle-titre d'*Eugène Onéguine* (!) dans la mise en scène de Götz Friedrich.

En 2005, alors qu'il était stagiaire de l'Opéra de Montréal et chantait le rôle subalterne du Dancaïre dans *Carmen*, *Le Devoir* avait vu en Étienne Dupuis un baryton « de classe mondiale ». Il est toujours gratifiant de voir une carrière réaliser dans les faits les plus flatteuses promesses.

Dans *Le barbier de Séville*, Dupuis devait avoir à ses côtés Mireille Lebel, que l'on avait hâte de revoir et qui fait désormais carrière en Allemagne aussi. La flamboyante mezzo rousse ne sera

finallement pas du spectacle et laisse sa place à la mezzo espagnole Carol Garcia, ancienne pensionnaire de l'Atelier de l'Opéra de Paris, qui a chanté plusieurs fois le rôle de Rosine en France. Pour compléter le plateau, Bogdan Mihai, ténor roumain formé par Mirella Freni, sera le comte Almaviva et Carlo Lepore interprétera le rôle du vieux Bartolo. Paolo Pecchioli sera Basilio, le cocasse maître de musique de Rosine.

Un inusable «tube classique»

L'Opéra de Montréal en est au même stade qu'en 2008. Le «Rossini de service», c'est *Le barbier de Séville*, et la perspective de pouvoir ajouter une représentation, juste parce que le titre est connu d'un vaste public, prime tout risque (!) de programmation, qui mettrait à l'affiche *La Cenerentola*, *L'Italienne à Alger*, *Le comte Ory* ou *Le voyage à Reims*, ouvrages tout aussi intéressants qui rafraîchiraient un peu le répertoire. Il nous reste, encore et toujours, le DVD pour les découvrir : *La Cenerentola* de New York ou Glyndebourne, *Le comte Ory* de New York ou Zurich, *L'Italienne à Alger* de Paris ou Bologne et *Le voyage à Reims* de Gergiev au Mariinski.

Pour en revenir au *Barbier de Séville*, l'histoire se situe en amont de celle déclinée dans les *Noces de Figaro* de Mozart, où à un seul moment le comte Almaviva prononce le prénom de son épouse, Rosine.

Avec Rossini nous assistons à la rencontre du comte Almaviva et de la jeune et jolie Rosine, dont il est follement épris. Rosine émoustille aussi les sens d'un vieux médecin, Bartolo, qui s'est juré de l'épouser. Pour éviter ce triste sort, un barbier intervient et use de stratagèmes ingénieux. Comme on est à Séville au XVIII^e siècle, cet homme nommé Figaro est connu comme «le barbier de Séville». Tout finira bien pour les amoureux, évidemment.

Le barbier de Séville est archiconnu pour son *Largo al factotum*, air d'entrée de Figaro qui se décrit ainsi d'emblée comme un homme et serviteur rompu à toutes les besognes.

Intéressante comparaison en vue : le Metropolitan Opera diffusera en direct dans les cinémas le 22 novembre sa remarquable production mise en scène par Bartlett Sher. On ira voir, rien que pour les yeux d'Isabel Leonard.

Movember

Figaro, et sa cohorte, s'est branché avec Movember, la calamité esthétique annuelle masculine pour la bonne cause, qui en est à sa 8^e campagne annuelle en faveur de la santé masculine — Movember, qui a recueilli 33,9 millions de dollars en 2013, finance les initiatives pour la santé mentale masculine, la lutte contre le cancer de la prostate et le cancer testiculaire. Selon Pete Bombaci, directeur national de Movember Canada, «rien ne peut mieux convenir à Movember que cette alliance des barbiers et des moustaches».

Un «moteam» de ce «mopéra» a été créé avec comme chef d'équipe Étienne Dupuis en personne. Deux dollars seront remis à la cause pour chaque achat de billets réservés avec le code promotionnel mopera. Heureusement qu'il y a la supplémente du 17 novembre, car les billets ont très majoritairement été vendus bien avant la campagne! À l'heure d'écrire ces lignes, l'équipe Mopéra (mopera-de-montreal.com) avait amassé 870\$. Peut mieux faire!

Une telle alliance est tout à fait bouffe (au sens de «rigolo», pas de nourriture), dans l'esprit de cet opéra qu'il fait toujours plaisir d'entendre. Intéressante comparaison en vue : le Metropolitan Opera diffusera en direct dans les cinémas le 22 novembre sa remarquable production mise en scène par Bartlett Sher. On ira voir, rien que pour les yeux d'Isabel Leonard.

Le Devoir

LE BARBIER DE SÉVILLE

Opéra bouffe en deux actes de Rossini (1816), sur un livret de Cesare Sterbini d'après la pièce de Beaumarchais. Avec Étienne Dupuis (Figaro), Carol Garcia (Rosine), Bogdan Mihai (Almaviva), Carlo Lepore (Bartolo), Paolo Pecchioli (Basilio), Josh Whelan (Fiorello), Benoît Le Blanc (Ambrogio), Dylan Wright (officier) et Alexandra Beley (Berta). Chœur de l'Opéra de Montréal, Orchestre Métropolitain, Christoph Campestrini. Mise en scène : Oriol Tomas. Les 8, 11, 13, 15 et 17 novembre 2014 à 19h30 à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA.

STÉPHANE GLADYSZEWSKI
 TÊTE-À-TÊTE
 8, 9, 15, 16 NOVEMBRE
 UN SPECTATEUR À LA FOIS
 DURÉE 15 MINUTES
 DE 12 H À 18 H
 PLACES LIMITÉES

CONCEPTION ET INTERPRÉTATION : Stéphane Gladyszewski
 COMPOSITION ET ENVIRONNEMENT SONORE : Jean Sébastien Durocher
 CONSEILLER ARTISTIQUE : Peter James
 CONSULTANT INFORMATIQUE : Emmanuel Proulx
 ASSISTANTE : Justine Ricard

STÉPHANE GLADYSZEWSKI / PHOTO STÉPHANE GLADYSZEWSKI

CATHERINE TARDIF
MICHEL F CÔTE
 ET MARIANNE ET SIMON
 6, 3 ÉVANOUISSEMENTS
 12, 13, 14 NOVEMBRE 20 H
 15 NOVEMBRE 16 H

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTES : Fortner Anderson, Marc Boivin, Michel F Côté, Sophie Carriveau, Benoît Lachambre, Catherine Tardif
 DIRECTION ARTISTIQUE : Catherine Tardif, Michel F Côté
 MUSIQUE : Michel F Côté
 ÉCLAIRAGES : Marc Parent

CATHERINE TARDIF ET MICHEL F CÔTE / PHOTO ROLLINE LAPORTE

CULTURE › MUSIQUE

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

La fine dentelle des *Amours parallèles*

Stéphanie Lapointe chante les amours d'aujourd'hui à la manière d'hier

SYLVAIN CORMIER

L'intention? En faire peu. Moins que ça. Encore moins si ça se peut. Oui, mettre à contribution toutes sortes de beaux instruments, harmonium ici, magique thérémine là (joué par Albin de la Simone), mais que ce soit des sons que l'on sent plus que l'on entend. La musique en filigrane. Laisser à la voix de Stéphanie la part belle au-dessus, douce mais pas diaphane, sur le bord de s'élever mais présente, portant les mots. Comme dans la chanson qui ouvre *Les amours parallèles*, qui a pour titre *L'oiseau mécanique* et qui est un miracle d'effleurement d'un sentiment profond, à la manière si juste de Philippe B: «*Adieu cage dorée / J'ai le ciel à embrasser / J'ai des ailes à déployer...*»

C'est une chanson d'amour, de fin d'amour. Difficile de ne pas entendre la chanteuse mesurant à son troisième album le nouvel espace de sa liberté, sortie de la «cage dorée» de son contrat d'ancienne staracadémicienne avec les Productions J, dorénavant chez Simone Records auprès de Louis-Jean Cormier, des Hay Babies, de Forêt. Je mentionne le duo Forêt à dessein: ce sont les tourtereaux de Forêt, Joseph Marchand et Emilie Laforest, qui ont réalisé *Les amours parallèles*.

Remarquez, Joseph avait co-réalisé *Donne-moi quelque chose qui ne finit pas*. Emilie était là, mais la sensation de voler de ses propres ailes est indéniablement libératrice. «*C'est la permission du dépouillement, pour moi, la possibilité d'enregistrer comme on ne le fait plus, avec la voix très en avant comme dans les disques de Françoise Hardy. De*

Avec *Les amours parallèles*, Stéphanie Lapointe fait la conquête de sa liberté et vole de ses propres ailes.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

façon que, même en chantant tout doucement avec ma petite voix, on entend toujours les textes. C'est ma référence absolue, Françoise Hardy, j'ai dû la nommer deux mille fois en studio... Et Jane Birkin, aussi.»

Le clan des orfèvres

Elle en chante une, de Jane, justement, pas la plus connue: *Pourquoi*. Une merveille. L'une des dix merveilles de cet album de fine dentelle. «*Pour moi, l'histoire de l'album commence en 2009, la fois où j'ai fait la première partie de Jane*

Birkin [dans son spectacle des FrancoFolies]. On avait décidé de présenter mes chansons avec un très léger accompagnement acoustique: j'étais tellement bien, je me suis dit alors qu'au prochain projet, je voulais ça.» S'appartenir complètement, c'est la folle exigence: elle a demandé aux plus fins ciseleurs, aux orfèvres de l'émotion pas trop ornementée, Philippe B, Jimmy Hunt, Stéphane Lafleur, Philémon Cimon, des chansons qu'elle pourrait donner avec presque rien autour: «*C'est comme demander la lune, un peu...*»

Et elle a eu la lune, parce qu'elle leur a dessiné la lune telle qu'elle s'y voyait: «*Avec Philippe, avec chacun, on a tellement parlé, la direction devenait tellement claire: leurs chansons pour le disque correspondaient exactement à l'idée que je m'en faisais. Quand Philémon est arrivé, en fin de projet, il a trouvé son filon, c'était tout simplement la place qui restait. Toutes les chansons ont trouvé naturellement leur place*

dans mon puzzle émotionnel.»

Ca donne cet album délicieux et intemporel, où les mélodies sont à la fois rafraîchissantes et familières, avec juste ce qu'il faut d'habillage pour chaque occasion. L'intro de cordes dans la ballade patwatonesque *Not a Moment too Soon* de Leif Vollebeck, la batterie et les chœurs masculins dans la presque liber-

tine *La fuite* de Jimmy Hunt, les unissons de Stéphanie et Philémon s'ouvrant en harmonie dans l'exquise *De mon enfance*, les guitares à la Moustaki dans la chanson-titre, le cor anglais si solennel dans *Nous revenons de loin*, la chanson de Stéphane Lafleur qui clôt l'album comme on rapièce un cœur: «*Hier s'tarde / Evidemment / Il gruge*

nos côtes / Comme marée / Mon amour». Du bel ouvrage. «*C'est de la broderie, tout ça, mais de la broderie à plusieurs...*»

Les pistes ont été enregistrées en prise directe, la précision dans le jeu d'ensemble résultant d'une manifeste volonté de retenue autour de la voix de Stéphanie: en faire moins que moins, ça demande de la concentration. «*Joseph aurait pu fabriquer tout ça par morceaux, mais à la place, on a demandé à tout le monde de faire ses devoirs, et au moment des sessions, chacun était tellement conscient de l'intention qu'il y a eu un état de grâce: on entend des musiciens qui s'écoutent les uns les autres et qui m'écoutent, et que j'écoute.*»

Elle s'écoute parler et pouffe d'un rire de petite fille. «*Faut pas exagérer non plus. Ça marchait pas tout le temps: il y a eu des journées sans rien de bon. Mais on revenait le lendemain et ça se passait. On avait l'essentiel, je pense: les bonnes chansons, les bons collaborateurs. Après ça, tu fais confiance à la vie.*» Et à Françoise Hardy.

Le Devoir

LES AMOURS PARALLÈLES
Stéphanie Lapointe
Simone Records

En spectacle le mardi
11 novembre à 20 h au Cabaret
du Mile End dans le cadre
du Coup de cœur francophone.

Écouter aussi La
chanson-titre de l'album
Les amours parallèles.
ledevoir.com/musique

«*C'est la permission du dépouillement, pour moi, la possibilité d'enregistrer comme on ne le fait plus, avec la voix très en avant comme dans les disques de Françoise Hardy.*»

Stéphanie Lapointe

XXI^e Concert Gala des Jeunes Ambassadeurs Lyriques

32 chanteurs de 11 pays et le chœur classique de Montréal

Dimanche 16 novembre 2014 à 14h30 - Théâtre Le Gesù

Renseignements : 514 684 7287 Billetterie : 514 861 4036

GÉNÉRATION 2014

ECM+

Ensemble contemporain de Montréal
Véronique Lacroix | Directrice artistique

Génération / Ateliers et Concert

20 ANS 1994-2014

JEUDI 13 NOVEMBRE 2014

19h30

Salle de concert
du Conservatoire de musique de Montréal

Tournée novembre 2014

BANFF MONTRÉAL LONDON
EDMONTON QUÉBEC OTTAWA
VANCOUVER TORONTO WOLFFVILLE

20 ANS DE GÉNÉRATION, ÇA SE FÊTE !

Lancement du livre *Génération, 20 ans (1994-2014)*Lancement du disque *Magister Ludi*,
musique de Gordon Fitzell

L'ECM+ est en résidence au Conservatoire de musique de Montréal.

Informations: 514 524-0173 | www.ecm.qc.ca

Anthony Tan

Marie-Pierre Brassat

Evelin Ramon

Alec Hall

Véronique Lacroix, chef

ECM+, 10 musiciens

Gabriel Dharmoo, animateur

Andréa Tyniec, violon solo

L'Orchestre de l'Université de Montréal
sous la direction de

JEAN-FRANÇOIS RIVEST

présente

EN SOUVENIR D'ELLES

Un moment de recueillement musical, 25 ans après
les événements tragiques de Polytechniqueavec la collaboration du McGill University Chorus, des Schulich School Singers,
de l'Atelier d'opéra et du Chœur de l'Université de Montréal

Johannes Brahms

Un Requiem allemand

Solistes : Pascale Beaudin, soprano

John Fanning, baryton

Johann Sebastian Bach

Choral O Haupt voll Blut und Wunden
(Passion selon saint Matthieu)Motet O Jesu Christ, mein's Lebens Licht
(versions 1 et 2)Air en écho *Flößt, mein Heiland, flößt dein Namen*
(Oratorio de Noël)

Pascale Beaudin et 14 sopranos

Direction des chœurs : François André Ouimet et Raymond Perrin



Pascale Beaudin



John Fanning

Samedi 6 décembre 2014, 19 h 30

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

220, avenue Vincent-d'Indy, Montréal (Métro Édouard-Montpetit)

15 \$, gratuit (étudiants) - En vente à la porte ou à admission.comFACULTÉ
DE MUSIQUEmusique.umontreal.caici musique
diffuseur officielUniversité
de MontréalConseil des arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsConseil des arts
et des lettres
QuébecCONSERVATOIRE
de musique de Montréal

MONTREAL

FOUNDAZIONE
SOCAN

MONTREAL

LE DEVOIR

CONSERVATOIRE
de musique de Montréal

AIMIA

CULTURE › JAZZ



SOURCE INTAKT RECORDS

Les quatre artisans de l'album *Wiring* puisent dans l'appel à la révolte contre l'injustice raciale.

Le trio du combat politique

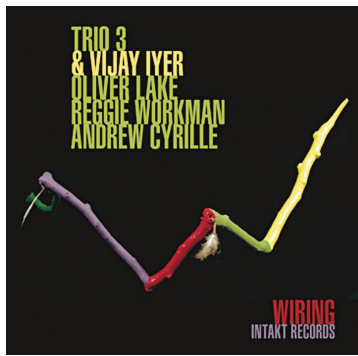
Autant politique que musical, Trio 3 et Vijay Iyer proposent *Wiring*, un album aussi rare qu'essentiel

SERGE TRUFFAUT

Le nouvel album du Trio 3, intitulé *Wiring* sur étiquette Intakt Records, est plus que singulier. Un album très important ou essentiel, c'est au choix. Car *Wiring* est bon, très bon même, mais aussi, voire surtout, politique. Autrement dit, *Wiring* est très rare.

Dévoiler les identités qui forment le Trio 3 devrait rassurer quant à la qualité de cette production. Au saxophone alto, on retrouve Oliver Lake, immense pour faire suer les notes. À la contrebasse, on retrouve Reggie Workman, ex-accompagnateur de John Coltrane et grand professeur à la New School de New York. À la batterie, on retrouve Andrew Cyrille, rythmicien par excellence du juste à point.

Depuis quelques années, ce triumvirat de gentlemen a en-



trepris une aventure particulière, car consistant à inviter des pianistes aguerris, des pianistes rompus au répertoire de Thelonious Monk comme de Cecil Taylor. Toujours est-il qu'après avoir dialogué avec Geri Allen et Jason Moran, voilà qu'ils ont invité le surdoué Vijay Iyer pour confectionner une opération politique.

De quoi s'agit-il? De ceci: quelques semaines après le

soulèvement de la communauté noire de Ferguson dans le Missouri à la suite de la mort de Michael Brown, un jeune homme tué par un policier, notre trio et son complice d'un jour Iyer proposent une suite composée à la mémoire de Trayvon Martin, jeune Noir tué en Floride par un vigileant.

Pour dire les choses telles qu'elles sont, pour dire la réalité des choses en question, cette suite a rappelé par l'esprit et la manière les grandes suites politiques qui ont ponctué l'histoire du jazz dans les années 60 et 70. On notera, on soulignera et on retiendra que cela faisait belle lurette que des musiciens n'avaient pas osé piquer le corps de la politique de banderilles trempées dans la révolte décollant du racisme.

On tient aussi à souligner que *Suite for Trayvon (and Thousands More)* nous a rappelé les contestations musicales signées en leur temps par Charles Mingus, Archie Shepp, John Coltrane, The Art Ensemble of Chicago, Lester Bowie et Roland Kirk. À l'instar de ces derniers, Lake et ses amis s'appliquent à décapier, à déstabiliser, à mettre en relief le mal absolu. La sauvagerie d'un temps soi-disant moderne.

Wiring a ceci de remarquable qu'il est musicalement percutant un coup, calme, spirituel ou méditatif celui d'après. Il est enfin un manifeste qui renoue avec une tradition trop vite oubliée.

Le Devoir

D Écouter aussi: Un extrait de *Suite for Trayvon (and Thousand More)*. ledevoir.com/musique

CULTURE EN LIGNE

Quand le virtuel ébranle le réel

De quelques problèmes fondamentaux posés par la numérisation des archives culturelles

STÉPHANE BAILLARGEON

Le virtuel ébranle tout le réel. Dans une scène récente de la drôlatique série *La théorie du K.O.* (ici Radio-Canada Télé), le grand-père Carlo demande à son fils Carol s'il a parlé à son propre fils Jonathan des « choses sexuelles ». Le père, un jeune veuf, répond que « non, parce que maintenant c'est Internet qui s'occupe de ça ».

Le virtuel ébranle tout le réel, y compris l'autorité, « même celle d'un père de famille », note Marcello Vitali Rosati, professeur de littérature et culture numérique à l'Université de Montréal. Il explique qu'au fond, la révolution en cours a les mêmes effets sur la diffusion massive du patrimoine documentaire. Là aussi les rapports de hiérarchie culturelle se modifient profondément.

« Les frontières entre la culture savante et la culture populaire se brouillent, dit-il. Prenez YouTube. Dire que vous y avez trouvé quelque chose ne veut rien dire. Le site contient tout et son contraire. »

Sa collection « Parcours numérique » des Presses de l'Université de Montréal a diffusé là des entrevues avec des auteurs. Ils y côtoient des vidéos de chats. « Comment faire la différence? demande l'éditeur numérique. Est-ce encore pertinent de penser une différence de valeur? Comment est légitimé ce contenu? Je ne dis pas qu'il n'y a pas de différence entre les différents contenus. Je dis par contre que les frontières de différenciation sont parfois impossibles à saisir. »

Un autre exemple? Sans flagornerie, il propose celui du blogue L'Oreille tendue de Benoît Melançon, directeur de son département. « C'est une forme actuelle, non académique, mais avec du contenu de très haut niveau intellectuel. Où place-t-on cet objet? Est-ce de la haute culture? Est-ce de la culture populaire? Il y a un brouillage caractéristique du discours numérique. »

Il existe tout de même des sites de haute culture, revendiqués comme tels par des institutions traditionnelles garantes de cette position. Galica



ICI RADIO-CANADA TÉLÉ

Le virtuel ébranle le réel, y compris l'autorité parentale, comme le démontre la série *La théorie du K.O.*

ou Canadiana en sont. La première rassemble les collections numériques de la Bibliothèque nationale de France. La seconde se veut « notre mémoire en ligne ».

Frontières brouillées

Les universités donnent également beaucoup. Le site Eru-dit, fondé par un consortium d'universités québécoises en 1998, diffuse les textes savants gratuitement. D'autres diffuseurs de la mémoire créent leur propre autorité: Internet Archive, Open Culture ou Google Art.

« Il y a vingt ans encore, ces contenus étaient réservés, dit le professeur Vitali Rosati. Maintenant, au hasard des recherches sur Internet, on peut y avoir accès et s'y intéresser. D'un côté, on a donc la haute culture qui se rapproche de la culture populaire et de l'autre, le mouvement inverse. »

Encore faut-il que les œuvres et les documents soient libres de droit. Le Canada libère les contenus dans le domaine public cinquante ans après la mort du créateur. D'où la constitution au Québec du site Les Classiques des sciences sociales, qui serait beaucoup plus difficile à créer ailleurs dans le monde. D'autres pays étendent la protection privée à 60, 70 ans, voire plus. Par contre, les leçons de choses pour Jonathan et les autres y sont gratuites...

Le Devoir

Diffuseurs de mémoire

La Fabrique culturelle. La nouvelle plateforme numérique liée à Télé-Québec relie les productions culturelles du Québec dans toutes les disciplines. Plus de 25 partenaires réputés (BANQ, ANEL, Cinéma-thèque, etc.) y partagent des vidéos sélectionnées par une équipe éditoriale.

Open Culture. Le site se présente comme « le meilleur média culturel et pédagogique sur le Web ». On y retrouve plus de mille leçons universitaires en anglais, 300 cours de langues, 700 films, 600 livres, 550 livres audio, mais aussi des liens vers d'autres sites de partage de la « haute » culture et des articles sur différents sujets artistiques.

Internet Archive. Ce site indexe le Web. La section des films et vidéos propose près de 1,8 million de documents. En tapant « Renoir » par exemple, on obtient des dizaines de suggestions concernant le peintre ou le cinéaste.

Google Art Project. Le service mis en ligne en 2011 permet de visiter virtuellement des musées du monde, comme la technologie Street View permet de se promener dans les différentes villes du monde.

UNE INVITATION ((SiriusXM))

COUP DE COEUR FRANCOPHONE

6 AU 16 NOVEMBRE 2014
COUPDECOEUR.CA #CCF14

GAGNANT 2013
ÉVÉNEMENT DE L'ANNÉE

DANY PLACARD
ALEXANDRE POULIN
ANTOINE CORRIVEAU
SYLVIE PAQUETTE

PHILIPPE BRACH
VINCENT VALLIÈRES
PLUSIEURS AUTRES

STÉPHANIE LAPOINTE
CABARET DU MILE-END
11 NOVEMBRE 20H

SAULE (WALLONIE-BRUXELLES)
+ NICOLAS JULES (FRANCE)
L'ASTRAL
14 NOVEMBRE 20H

LES HAY BABIES (N-B)
+ JOSEPH EDGAR (N-B)
CLUB SODA
15 NOVEMBRE 20H

ici musique TV5 unis

Canada Québec Montréal musicaction

SOCAN sacem F

LE DEVOIR

Manuvie 中國銀行 BANK OF CHINA chncpa.org/ncpao-tour

ORCHESTRE DU CENTRE NATIONAL DES ARTS DE LA SCÈNE DE CHINE

Une présentation du Centre national des Arts du Canada

LÜ Jia, chef d'orchestre
Siqing LU, violon
Qigang CHEN: *Wu Xing (Cinq éléments)*
Gang CHEN, Zhanhao HE:
Concerto pour violon, *Les amants papillons*
DVORÁK: Symphonie n° 8 en sol majeur, op. 88

Maison symphonique de Montréal
jeudi 13 novembre | 20h
Billets en vente maintenant: osm.ca | 514 842-9951 | 1 888 842-9951

Commanditaire présentateur de la tournée au Canada de l'Orchestre du CNAS de Chine

Commanditaire officiel de l'Orchestre du CNAS de Chine

Centre national des Arts National Arts Centre La Casa de todos, Canada en tout temps

LE DEVOIR

Manuvie 中國銀行 BANK OF CHINA chncpa.org/ncpao-tour

salle Bourgie 4^e SAISON 2014 • 2015

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

QUATUOR ALCAN
Mercredi 12 novembre • 19h 30
Pléins feux sur BEETHOVEN
Quatuor à cordes n° 3, 8 et 12

25^e anniversaire

HOMMAGE À RAMEAU
Jeudi 13 novembre • 19h 30
Blandine Rannou, clavecin
RAMEAU *Nouvelles Suites de pièces de clavecin*
Gérard PESSON *Le tombeau de Rameau*
Un récital exceptionnel!

Cette série est réalisée avec le soutien du Service de Coopération et d'Action Culturelle du Consulat Général de France à Québec

Consulat général de France à Québec

sallebourgic.ca
514-285-2000 #4

Présenté par

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA TD LOUVERE

CULTURE › DE VISU

Quand l'ethnicité interpelle l'histoire

Lisa Reihana remet en action des individus figés dans un temps révolu

NICOLAS MAVRIKAKIS

Lisa Reihana est, selon ses propres mots, une artiste qui vit en Aotearoa, nom maori de la Nouvelle-Zélande, qui veut dire «le pays du long nuage blanc». Elle explique aussi qu'elle est à la fois d'origine maorie, anglaise et galloise avec des ancêtres juifs, par sa grand-mère. Son travail a été exposé aux quatre coins du monde, de l'Australie aux États-Unis en passant par la Grande-Bretagne, l'Italie et le Brésil. Nous pourrions dire de cette artiste qu'elle incarne le multiculturalisme et la mondialisation culturelle. Mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse des bons mots. Ces concepts sont tellement ambigus...

Pour certains, ces mots font rêver, symbolisant un désir de diversité culturelle et même une possibilité de métissage. D'autres les conspuent en y voyant, au mieux, un prolongement de valeurs anciennes résumées par un folklore kitschifié, au pire, un aplatissement des différences culturelles et une domination de la culture occidentale. Où se situe donc cette artiste dans ce débat?

Tout à fait postmoderne, Reihana se réapproprie l'histoire. Dans ses œuvres, elle revisite la mythologie maorie ainsi que la culture occidentale, en particulier comment les Européens ont représenté les indigènes. Ces jours-ci, à Montréal, elle a une exposition qui se nomme *Mareikura*, terme désignant les déesses suprêmes maories. L'une d'entre elles, Hinenuitepo, déesse de la nuit et du jour, gardienne des morts, des rêves et du monde souterrain, accueille

Lisa Reihana, *HineNuiTePo*, 2008

PHOTOS SOURCE ARTICLE

les visiteurs. Elle est incarnée par une femme âgée photographiée assise sur un canapé très contemporain. De ce fait, ses tatouages semblent être plus les signes d'une manière d'être actuelle et branchée que l'indice d'un art ancestral à préserver...

Dans la grande salle, le visiteur tombe sur la vidéo *In Pursuit of Venus* (qui est aussi montrée au Centre AXE-NEO7). Reihana y accapare un célèbre papier peint panoramique intitulé *Les sauvages de la mer Pacifique*, mais aussi

nommé *Les voyages du capitaine Cook*. Ce tableau sans fin fut imprimé en 1805 à partir d'un dessin de Jean-Gabriel Charvet. Cette création, et le livret descriptif qui l'accompagnait, dévoile une certaine approche du monde non occidental, représenté comme un spectacle exotique.

En ressort aussi la monstration de terres et d'individus à exploiter, à «civiliser». De telles images ont bien sûr permis d'asseoir l'ethnocentrisme européen. Mais, en même

temps, les voyages comme ceux du capitaine Cook et des créations comme cette murale ont été à la source d'une réflexion, entre autres philosophique, sur le relativisme des valeurs morales...

Dans sa vidéo, Reihana s'approprie ce paysage panoramique en remplaçant les individus peints par des personnages vivants. Elle crée une sorte de tableau vivant où elle remet en action des individus figés dans un temps presque caricatural pour leur redonner une vie dans le présent. La colonisation de la planète par les

Européens a fragilisé bien des sociétés. Dans notre époque postcoloniale, ou plus exactement néocoloniale, il est important de réincarner les cultures anciennes détériorées par les colonisateurs. Mais comment faire?

Selon l'historien de l'art Hans Belting, notre époque aurait développé un art postethnique et posthistorique. D'une part, les artistes non occidentaux essaieraient de dépasser le piège de l'art ethnique et, d'autre part, les artistes occidentaux voudraient

Sous le parapluie des HTMLles

L'expo de Lisa Reihana est présentée dans le cadre du 11^e festival féministe d'arts médiatiques et de culture numérique Les HTMLles. Cette année, le festival a pour titre *Zero Futur(e)*. *The Future Is Obsolete*. On y traitera du «néolibéralisme mondial [qui] a propagé le vide de l'idéologie post» et l'idée illusoire selon laquelle nous aurions dépassé les concepts de classe, de race et de genre». Un programme qui promet, avec des artistes en provenance de plusieurs points du globe, des États-Unis au Pérou en passant par l'Autriche ou la France. En divers lieux jusqu'au 15 novembre.

Lisa Reihana, image tirée d'*In Pursuit of Venus*, 2012

se libérer d'une logique moderne hantée par l'idée de progrès. Chez Reihana, l'ethnicité interpelle l'histoire... Pour elle, une des tactiques actuelles est aussi de parasiter, de détourner l'héritage culturel occidental.

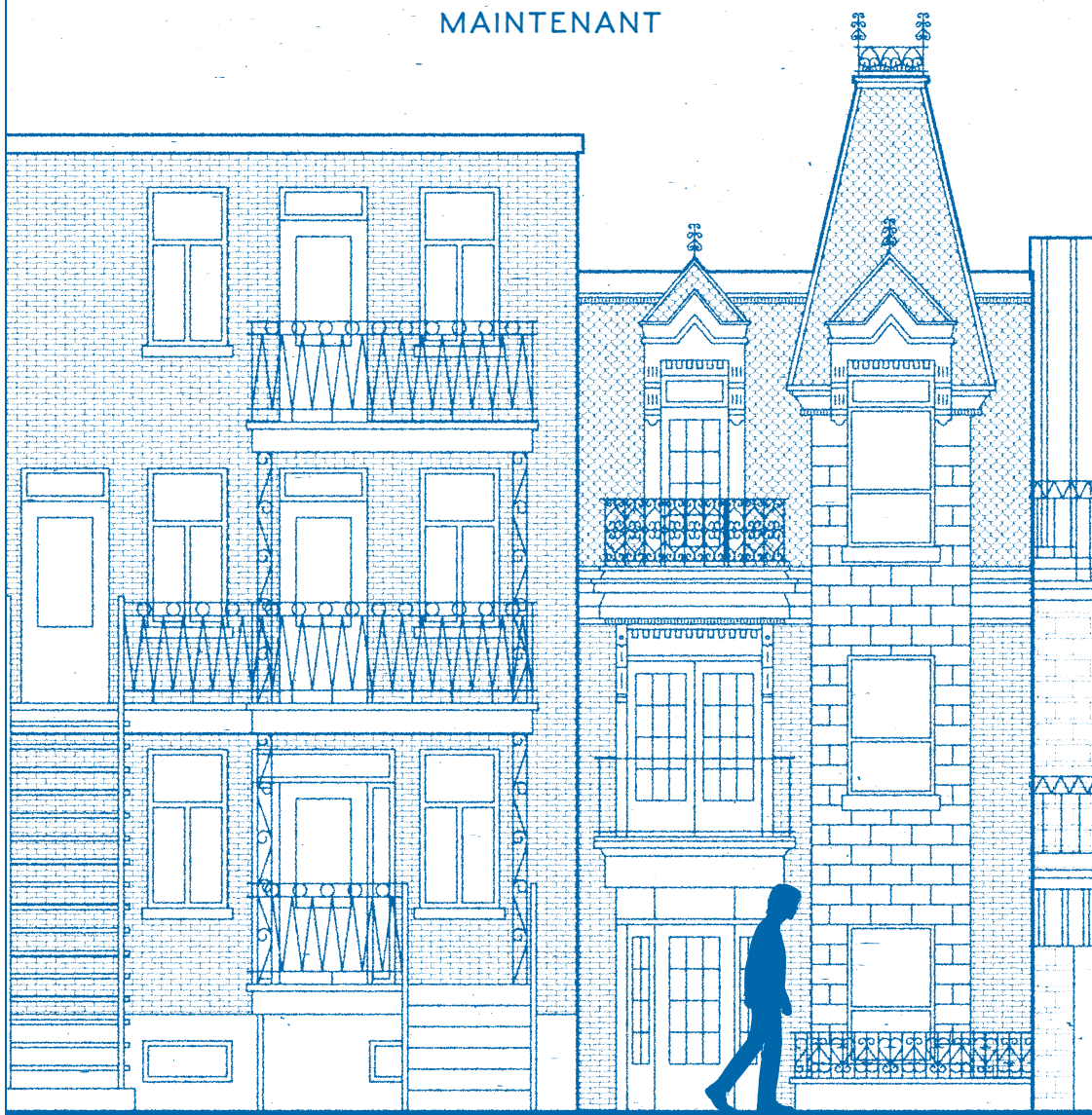
Collaborateur
Le Devoir

LISA REIHANA

Au Centre d'artistes Articule jusqu'au 16 novembre, au Centre AXE-NEO7 à Gatineau jusqu'au 29 novembre.

ORNITHOLOGIE, LA NUIT

PHILIPPE B

SACRÉ
AUTEUR-COMPOSITEUR DE L'ANNÉE
AU GALA DE L'ADISQEN SPECTACLE À L'ASTRAL
LE 13 NOVEMBREALBUM DISPONIBLE
MAINTENANT

MONTRÉAL EN LUMIÈRE

présenté par **RBC**

en collaboration avec **Bell**

BILLETTS EN VENTE MAINTENANT!

PAYS AL'HONNEUR **Suisse**

19 FÉVRIER AU 1^{er} MARS 2015

16^e ÉDITION

NE ME QUITTE PAS:

UN HOMMAGE À JACQUES BREL

Avec MARC HERVIEUX, ISABELLE BOULAY, BIA, BRUNO PELLETIER, DANIELLE ODDERA, DIANE TELL, LUC DE LAROCHELLIÈRE, MARIE-ÉLAINE THIBERT, PAUL PICHÉ, PIERRE FLYNN, accompagnés du pianiste BENOÎT SARRASIN

19 février, 20 h
SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

25 février, 20 h
SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

STEPHAN EICHER

Redécouvrez ses grands succès comme *Déjeuner en paix* et *Tu ne me dois rien*.

28 février, 20 h
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

Première partie: ANNA AARON
COPRÉSIDENT D'HONNEUR

CHRISTINE AND THE QUEENS

Première partie: KADEBOSTANY

19 février, 20 h • MÉTROPOLIS

THE WALL THEATER EXPERIENCE

L'ultime version de *The Wall*

20 février, 20 h • MÉTROPOLIS

BOBBY BAZINI

Première partie: 3G HARMONY

26 février, 20 h • MÉTROPOLIS

MARA TREMBLAY

Première partie: CATHERINE LEDUC

24 février, 20 h
CLUB SODA

BETTY BONIFASSI

CHANTS D'ESCLAVES, CHANTS D'ESPOIR

28 février, 20 h
L'ASTRAL

BILLETS montrealenlumiere.com

PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
514 842-2112 | 1 866 842-2112
laplacearts.com

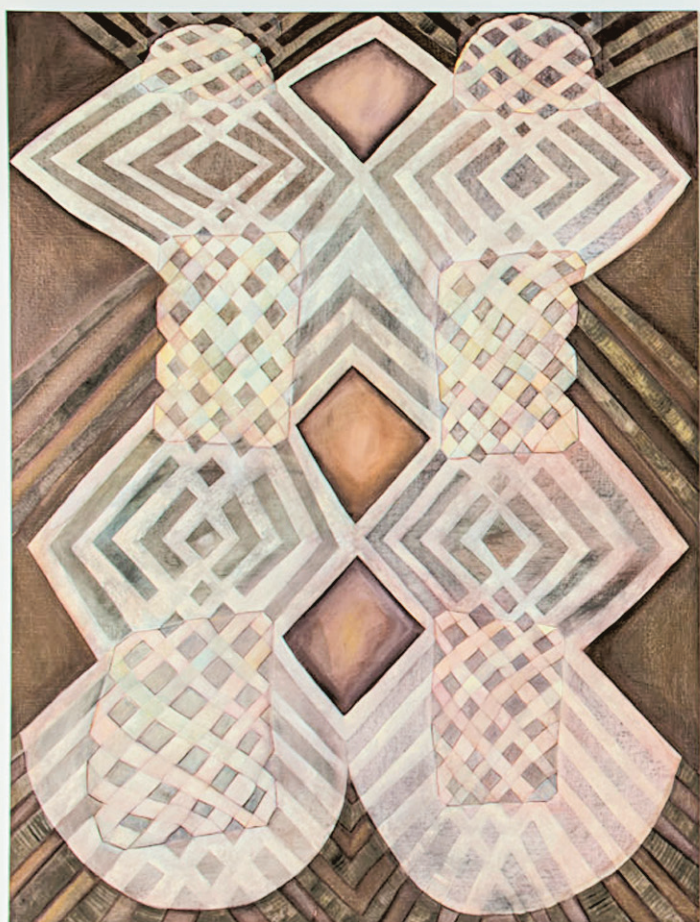
CLUB SODA
514 286-1010 | clubsoda.ca

L'ASTRAL MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN
1 855 790-1245
admission.com | ticketmaster.ca

MÉTROPOLIS
1 855 790-1245
admission.com | ticketmaster.ca

Partenaires en collaboration avec: **RBC**, **Bell**, **SWISS**, **Canada**, **PHILIPPE B.C.A.**

Partenaires en collaboration avec: **Radio-Canada**, **SWISS**, **Canada**, **Montréal**, **Québec**



Artiste multidisciplinaire, Beth Stuart propose au cœur de cette exposition solo, notamment, trois grands formats aux couleurs éclatées.

PHOTOS PAUL LITHERLAND

Du théâtre entre la peinture et la sculpture

Sensuel et complexe, l'art de Beth Stuart dépasse le seul cadre de la peinture

WARM. WORN. UNIFORM.
De Beth Stuart, Battat Contemporary, 7245, rue Alexandra, jusqu'au 22 novembre.

JÉRÔME DELGADO

Elle était de l'énorme manifestation *Le projet peinture*, présentée à la Galerie de l'UQAM en mai et juillet 2013. Beth Stuart y figurait quelque part, parmi 60 artistes. Pour une jeune artiste comme elle, difficile, dans ce contexte, de se faire vraiment un nom. D'autant plus que sa pratique, aux confins des genres et des tech-

niques, à la fois formelle, gestuelle et figurative, mais sans ligne identitaire particulière, ressemblait à bon nombre de celles de ses contemporains.

Avec *Warm. Worn. Uniform.*, son deuxième solo à la galerie Battat Contemporary, Beth Stuart s'affirme, sinon comme une des peintres les plus originales, du moins comme une des plus audacieuses. Au fait, cette artiste de la Saskatchewan, diplômée de l'Université Concordia en 2009 et aujourd'hui établie en Ontario, pratique-t-elle la peinture ?

Ce sont en effet deux structures à l'apparence de meuble qui accueillent les visiteurs. L'œil repère vite cependant, au mur face à l'entrée, trois grandes peintures. Le reste de la galerie, dont l'espace a gagné en dynamisme depuis quelque temps avec la présence d'un mur en son centre, est à cette première image. S'y démarquent d'autres objets, davantage anthropomorphiques. Voici de la mise en place d'une sorte de dialogue entre du travail sculpté et du travail peint, entre des volumes et des surfaces.

Beth Stuart est une artiste multidisciplinaire, la peinture n'étant pas son seul moyen d'expression. *Warm. Worn. Uniform.* a peu cependant de ces expos où la polyvalence de l'artiste est mise en avant, notamment, souvent, par le biais d'installations multimédias. Dans cette expo qui lance des clin d'œil au passé, il n'y a aucun support électronique. Tout est question de matières et de matériaux.

En entrant dans la galerie, on a l'impression de s'introduire dans un univers bien particulier, fait d'objets d'une

autre époque, dont la fonction et la raison restent indéterminées. C'est comme si on assistait à du théâtre dont il manquerait le texte, le liant narratif. On demeure à l'affût de la clé qui nous permettrait de passer du mobilier en bois, remarquable pour ses longues pattes travaillées, aux globes en verre soufflé posés dessus — avec des macarons à l'intérieur! — puis aux toiles peintes, presque ornementales, riches en motifs, en couleurs et en textures.

Il n'y a pas que de la sculp-

ture et de la peinture chez Beth Stuart. Il y a aussi, véritablement, du théâtre, et cette *Warm. Worn. Uniform.* est la troisième manifestation d'une pièce intitulée *Blackandwhiteand Allover*. Or, c'est une pièce sans acteurs.

Le catalogue publié lors de la deuxième version présentée durant l'été 2014 à l'Escher Foundation de Calgary enferme la première scène de l'acte 2 d'une œuvre qui ne semble pas être destinée à la scène. On y retrouve trois personnages inspirés de femmes ayant vécu les débuts du XX^e siècle: la féministe Ida Craddock, pionnière de l'émancipation sexuelle féminine, la designer Varvara Stepanova, militante de gauche et proche des constructivistes russes, et la poète et bohème new-yorkaise Florine Stettheimer.

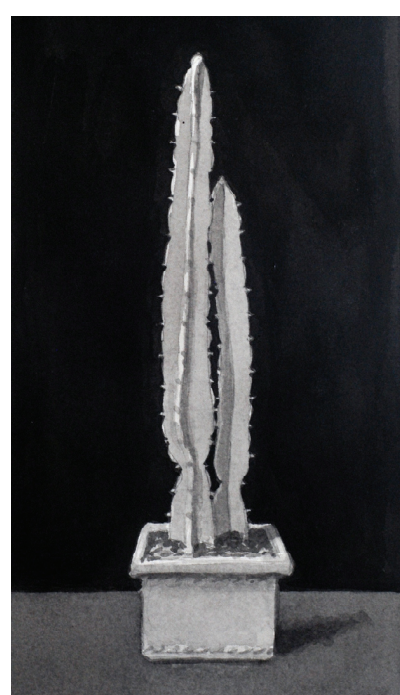
Soigneusement placées, les œuvres sont quelque part des portraits de ces personnages historiques, y compris les minuscules traces de feuilles d'or, d'argent et de cuivre laissées sur un des côtés du mur central de la galerie. Pour cette expo qui matérialise un théâtre en grande partie conceptuel, Beth Stuart porte les chapeaux d'auteur, de metteuse en scène et de scénographe.

Dans le catalogue du *Projet peinture*, l'historienne de l'art Marie-Eve Beaupré situait le travail de Beth Stuart « dans l'interstice entre le peint et le sculpté » et considérait sa pratique « ni complètement abstraite, ni proprement figurative ». Avec le projet autour de *Blackandwhiteand Allover*, Stuart affirme la dimension plurielle de son art. Si la dramaturgie lui tisse un fil narratif, il demeure riche et complexe, loin de la simple toile peinte.

Beth Stuart n'a pas été révélée lors de l'exposition à la Galerie de l'UQAM — en réalité, depuis 2009, elle compte de nombreux projets solos. Elle ne pouvait s'y démarquer. Son travail, qui ne manque ni de points d'ancrage, du laboratoire à l'atelier évoqués par les assemblages d'objets, ni de sensualité, grâce au raffinement des compositions, nécessite de l'espace. La galerie Battat lui en offre.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi : Des photos des œuvres de Beth Stuart à la Battat. ledevoir.com/arts-visuels



Exposition bénéfique

18 octobre - 29 novembre 2014

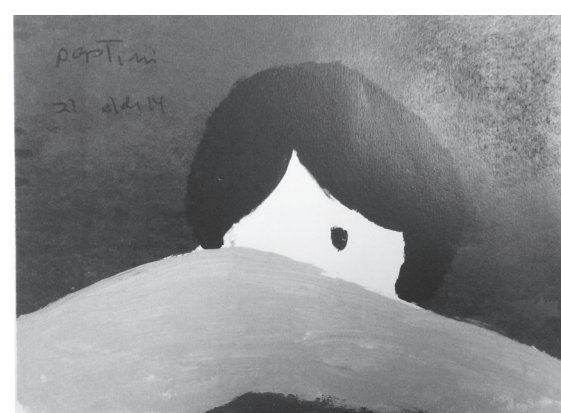
CIRCA
ART ACTUEL

444 - 372, Ste-Catherine O., Montréal | 514 393-8248
Catalogue des œuvres disponible en ligne : www.circa-art.com
Ouvert du mardi au samedi de midi à 17 h 30 et sur rendez-vous

Edmund Alley, *Sans titre (détail)*, Série Vanitas, lavis sur papier, 44,5 x 28 cm 1994



Des sculptures semblables à des meubles accueillent le visiteur.



12,726 - Je vous vois, aldebaran 14

EXPOSITION

S.G. Stini
Stellonaissance

au

Studio BIZZ Mont-Royal
551 ave Mont-Royal Est, 3^e étage, Montréal
4 au 28 novembre 2014

VERNISSAGE

le samedi 8 novembre de 14h à 17h
Infos : 514 526-2455

Le Devoir, 8 Regulus 14

CG GALERIE CLARENCE GAGNON
depuis 1975



IMPORTANTE EXPOSITION

Sur le thème de la VILLE

John Little (15 tableaux)
Phillip Surrey (2 tableaux)
Miyuki Tanobe (7 tableaux)
Pierre Tougas
Patrick Rodrigue

Dimanche 9 novembre à 14 h

1108, av. Laurier Ouest, Outremont, Qc H2V 2L4 514 270-2962
info@clarencagagnon.com www.clarencagagnon.com

Heures d'ouverture :

Mardi au vendredi : 11h à 18h — Samedi & dimanche : 12h à 17h

CULTURE › CINÉMA

Les derniers humains

Christopher Nolan signe une saga spatio-humaniste grandiose

INTERSTELLAIRE (V.F. D'INTERSTELLAR)

★★★★ 1/2

Réalisation : Christopher Nolan. Scénario : Jonathan Nolan et C. Nolan. Avec Matthew McConaughey, Anne Hathaway, Jessica Chastain, Michael Caine. États-Unis, 2014, 169 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

« N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit. Le vieil âge devrait brûler et s'emporter à la chute du jour. Rager, s'enrager contre la mort de la lumière. » Qui eût cru que les vers immortels de Dylan Thomas deviendraient un jour l'un des motifs principaux d'une superproduction hollywoodienne ? Et pourtant, tel qu'utilisé, ou plutôt intégré, par le cinéaste Christopher Nolan, le célèbre poème devient un hymne à la survivance de l'humanité des plus puissants. A la fois drame de fin du monde et saga intergalactique, *Interstellaire* est de loin son œuvre la plus ambitieuse, ce qui n'est pas peu dire.

L'époque : un futur proche où la Terre est balayée par des nuages de poussière. L'état des lieux : le mais est l'un des rares aliments encore cultivables. Les protagonistes : Cooper, un ingénieur devenu cultivateur qui reprend du service afin de mener à bien une ultime mission spatiale ; Murphy, sa fille brillante qui ten-

tera d'élucider en son absence une équation mathématique primordiale liant gravité et espace-temps ; Brand, sa coéquipière opiniâtre mais dévouée. L'argument : une planète agonisante et la nécessité d'en trouver une autre. Or, justement, une série de missions secrètes en ont trouvé une douzaine grâce à l'apparition providentielle d'un corridor spatio-temporel, non loin de Saturne. Qui l'a placé là ?

On se doutait que, pour son premier film « dans l'espace », l'auteur d'*Origine (Inception)* et de *Memento* ne voudrait pas faire les choses à moitié. Ainsi convoque-t-il, tant dans son scénario foisonnant que dans sa mise en scène grandiose, les souvenirs conjugués et assumés d'œuvres phares du cinéma de science-fiction, de *2001 : l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick à *Alien* de Ridley Scott en passant par *L'étoffe des héros* de Philip Kaufman ainsi que par la panoplie des *Star Trek*, avec aussi un hommage explicite au roman *Le fléau* de Stephen King, sans parler des références à la Bible et aux théories d'Albert Einstein.

Une expérience viscérale

D'une densité étourdissante, le récit ne devient jamais pensum et s'avère même, paradoxalement, assez limpide. Certes, on s'y perd parfois dans le jargon scientifique, mais les dia-



PARAMOUNT PICTURES

Drame philosophique, *Interstellaire* est bourré de références à une riche filmographie sidérale.

logues accomplissent de manière générale un bon travail de vulgarisation. La conviction des interprètes fait le reste, y compris lors de passages un brin grandiloquents, vers la fin. On se laisse volontiers porter, reconnaissants, ébahis. Pour le compte, les principaux enjeux dramatiques sont on ne peut plus élémentaires : une course contre la montre, une cellule familiale à ressouder, une transmission à assurer ; pour la suite du monde, en somme.

Ce faisant, Christopher Nolan atteint cette dimension cinématographique rare où l'on sent le réalisateur en train de toucher quelque chose de fondamental. Dans certaines critiques préliminaires, on n'hésitait pas à placer *Interstellaire* dans le même club sélect que *2001 : l'odyssée de l'espace*, une

influence avouée. Il ne s'agissait pas d'un excès d'enthousiasme tant l'expérience — à vivre absolument devant un écran de cinéma — se révèle épique, prégnante et viscérale.

Et ces séquences spatiales inoubliables, et cette partition de Hans Zimmer qui prend aux tripes, et ces passages émotionnels intimes... Lumières silencieuses dans un trou noir.

Des interprètes lumineux

De mémoire, c'est la première fois que Christopher Nolan, dont la vision du monde dans sa trilogie de Batman (*Batman le commence-ment*, *Le Chevalier noir*, *L'ascension du Chevalier noir*) confinait au nihilisme, se permet de laisser paraître un fond humaniste qu'on ne lui connaissait pas. Il en résulte

une richesse émotionnelle absente de ses films antérieurs.

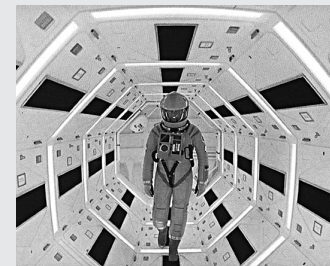
Il est vrai qu'en Anne Hathaway et surtout en Matthew McConaughey, le cinéaste a trouvé des interprètes idéaux, tour à tour lucides quant aux impératifs de leur quête et déchirés par le fait que leurs proches vieillissent plus vite qu'eux sur Terre. Ils sont des héros du futur que célébra jadis Dylan Thomas — le temps n'existant pas, comme le démontra autrefois Einstein. Ils sont ces derniers humains qui refusent de baisser les bras.

« Bien que les hommes sages à leur fin sachent que l'obscur est mérité. Parce que leurs paroles n'ont fourché nul éclair ; ils n'entrent pas sans violence dans cette bonne nuit »...

Le Devoir

L'espace comme lieu métaphysique

Ou quelques films de science-fiction proposant une réflexion sur le devenir de l'humain et la notion d'humanité sur fond de vide intersidéral...



1968 *2001 : l'odyssée de l'espace* (notre photo), de Stanley Kubrick, d'après la nouvelle d'Arthur C. Clark.

Une mission spatiale tente d'identifier l'origine d'un mystérieux monolithe découvert sur la Lune.

1972 *Solaris*, d'Andrei Tarkovski, d'après le roman de Stanislas Lem. Un psychologue se rend dans une station spatiale dont le personnel est devenu fou sous l'influence d'une mystérieuse planète.

2002 *Solaris*, de Steven Soderbergh, d'après le même roman de Stanislas Lem.

Un psychologue tourmenté investigate sur les événements bizarres survenus dans une station spatiale en orbite autour d'une planète étrange.

2007 *Sunshine*, de Danny Boyle. Une équipe de scientifiques est chargée de rallumer le Soleil qui menace de s'éteindre.

2009 *Moon*, de Duncan Jones. Un astronaute sur le point de terminer une mission de plusieurs années se rend compte qu'il n'est que le suivant d'une longue série de clones.

La femme (rêvée) du boulanger

Fabrice Luchini est suave en bourgeois de province obsédé par le roman *Madame Bovary*

GEMMA BOVERY

★★★★

Réalisation : Anne Fontaine. Scénario : Pascal Bonitzer et A. Fontaine d'après la bande dessinée de Posy Simmonds. Avec Fabrice Luchini, Gemma Arterton, Jason Fleming, Isabelle Candelier, Elsa Zylberstein, Niels Schneider, Edith Scob. France, 2014, 101 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après avoir coulé des jours malheureux à Paris, Martin Joubert croyait retrouver dans sa Normandie natale l'équilibre existentiel et bonheur pastoral. Tel ne fut pas le cas, comme il le confie d'office au spectateur. Boulanger comme son père avant lui, il a repris, avec l'épouse qui le lasse et le fils qu'il ne comprend pas, la petite entreprise familiale. Epris de littérature, Martin voue un culte à *Madame Bovary*, le chef-d'œuvre de Flaubert. Or voilà que dans la maison d'en face s'installe un jeune couple d'Anglais : Charles et Gemma Boverly. Ça ne s'invente pas. Et la vie de Martin de basculer...

« Par ce simple geste, elle mit fin à dix ans de tranquillité sexuelle », se désole Martin après que Gemma l'eut salué.

La suite est à l'avenant, et l'on rit souvent. Parfaite dans le rôle-titre, la douée Gemma Arterton (*La disparition d'Alice Creed*, *Byzantium*) offre une interprétation nuancée, capable qu'elle est de communiquer désespoir et résilience en un seul regard. Le film appartient cela dit à Fabrice Luchini (*Dans la maison*, *Molière à bicyclette*), suave en triste sire gentillet mais obsédé.

Comme dans les meilleurs films de la cinéaste Anne Fontaine, *Gemma Boverly* ne raconte pas l'histoire que l'on croit. En apparence, on suit les péripéties d'une Boverly contemporaine telles que perçues et relatées par Martin, observateur des événements qu'il précipite parfois. On dresse des parallèles amu-



MÉTROPOLE FILMS

L'insatisfait Martin Joubert (Fabrice Luchini) tombe sous le charme d'une voisine, Gemma Boverly (Gemma Arterton).

sants entre le destin de l'héroïne romanesque et la belle voisine vaguement insatisfaite de son sort. Il s'agit en soi d'une bonne histoire, d'une histoire ingénieuse.

Mais telle n'est pas la trame principale, laquelle court en filigrane du film pour les deux tiers de sa durée avant de se révéler à la fin pour ce qu'elle est.

Une histoire en cache une autre

De fait, *Gemma Boverly*, contrairement à ce que suggère son titre, est d'abord et avant tout l'histoire de Martin Joubert, qui projette son propre mal-être sur l'objet de ses désirs inassouvis, qui s'évade d'une existence morne dont il n'a pas le courage de s'extraire en forçant insidieuse-

ment sa voisine à vivre sa vie comme un roman.

Martin Joubert s'inscrit dans une longue lignée d'anti-héros caractéristiques du cinéma d'Anne Fontaine : le protagoniste de *Nettoyage à sec* qui enfouit son désir pour un autre homme, celui de *Comment j'ai tué mon père* qui sublime un parricide, l'épouse trompée de *Nathalie...* qui réfute ses penchants saphiques, le garde du corps de *La fille de Monaco* qui tue bien plus par amour — non assumé — pour son patron que par devoir.

Bref, derrière la comédie pointe un (drôle de) drame. Comique et spirituel, *Gemma Boverly* amuse au premier degré, mais stimule la réflexion au second.

Le Devoir

PAT METHENY
UNITY GROUP

avec Chris Potter, Antonio Sanchez, Ben Williams et Giulio Carmassi

CE JEUDI !
PLACES ASSISES ET RÉSERVÉESJeudi, 13 novembre • 20 h
MÉTROPOLISBILLETTS : 1 855 790-1245
admission.com • ticketmaster.ca
montrealjazzfest.com

CULTURE CINÉMA

Comme une bulle de champagne

Sur les traces d'*Amélie Poulain*, *Henri Henri* insuffle du merveilleux à la comédie romantique

HENRI HENRI

★★★
Réalisation et scénario: Martin Talbot. Avec Victor Andrés Trelles Turgeon, Sophie Desmarais, Marcel Sabourin, Michel Perron, Jean-Pierre Bergeron, Monique Spaziani. Québec, 2014, 100 minutes.

ODILE TREMBLAY

Tant qu'à verser dans la romance et le *feel good movie*, mieux vaut y ajouter de la fantaisie et deux doigts de surréalisme. C'était le pari de Jean-Pierre Jeunet dans *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, qui ne lui avait pas trop mal réussi. Mais de belles idées surgissent, décor à l'appui: tel en pleine nature ce manoir décati de l'ancien empereur du cornichon (Marcel Sabourin) ou le vieux cinéma porno où une jeune et jolie fille tient le guichet (Sophie Desmarais), encore que son personnage semble émerger du *City Lights* de Chaplin. *Henri Henri* est référencé, mais aussi un peu trop accroché au train de ses sources.

Victor Andrés Trelles Turgeon se révèle charmant en dernier amant romantique doublé d'un doux rêveur au grand cœur, sans qu'on lui ait demandé d'ouvrir son registre bien amplement. Sophie Desmarais n'a pas de rôle étoffé à sa disposition, mais le physique et le charme qui correspondent au personnage. Marcel Sabourin peut se payer davantage la traite, tantôt grognon, tantôt nostalgique, aux prises avec l'alzheimer (comme dans *L'autre maison* de Mathieu Roy), mais sur une note moins dramatique. En voisin ronchon, Jean-Pierre Bergeron est trop laissé en plan, comme en ami loyal Michel Perron.

Certaines veines sont sous-exploitées. Ce qui n'empêche pas *Henri Henri* de posséder de vrais charmes poétiques et visuels. Tout le volet du merveilleux prend et garde son envol, et le film offre un moment de rêve et de détente à ceux qui souffrent de la morosité automnale. Un scénario plus solide l'aurait haussé trois crans plus haut. Dommage!

Collaborateur
Le Devoir

à Jeunet l'esthétisme coloré et insolite, les beaux cadrages, les décors plus éloquentes que les mots, les personnages archétypaux, à l'instar aussi du cinéma de Wes Anderson.

Si le scénario avait pu être resserré, avec des répliques vraiment percutantes — après quelque temps, l'action s'effiloche —, on aurait parlé d'un succès poétique et populaire. Tel quel, le film séduit par sa facture, tout en se révélant en définitive assez mince de trame. Comme une bulle de champagne.

Mais de belles idées surgissent, décor à l'appui: tel en pleine nature ce manoir décati de l'ancien empereur du cornichon (Marcel Sabourin) ou le vieux cinéma porno où une jeune et jolie fille tient le guichet (Sophie Desmarais), encore que son personnage semble émerger du *City Lights* de Chaplin. *Henri Henri* est référencé, mais aussi un peu trop accroché au train de ses sources.

Victor Andrés Trelles Turgeon se révèle charmant en dernier amant romantique doublé d'un doux rêveur au grand cœur, sans qu'on lui ait demandé d'ouvrir son registre bien amplement. Sophie Desmarais n'a pas de rôle étoffé à sa disposition, mais le physique et le charme qui correspondent au personnage. Marcel Sabourin peut se payer davantage la traite, tantôt grognon, tantôt nostalgique, aux prises avec l'alzheimer (comme dans *L'autre maison* de Mathieu Roy), mais sur une note moins dramatique. En voisin ronchon, Jean-Pierre Bergeron est trop laissé en plan, comme en ami loyal Michel Perron.

Certaines veines sont sous-exploitées. Ce qui n'empêche pas *Henri Henri* de posséder de vrais charmes poétiques et visuels. Tout le volet du merveilleux prend et garde son envol, et le film offre un moment de rêve et de détente à ceux qui souffrent de la morosité automnale. Un scénario plus solide l'aurait haussé trois crans plus haut. Dommage!

Le Devoir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«Réussir dans le métier de son père, atteindre son niveau, voire le dépasser en notoriété, c'est un accomplissement énorme», dit le comédien Lambert Wilson, fils du grand Georges Wilson.

Quand le fils se fait un prénom

Invité au festival Cinemania, Lambert Wilson revient sur son parcours d'acteur talentueux d'une discrétion légendaire

ANDRÉ LAVOIE

Avec son physique athlétique, sa gueule de «*beau mec*» (ce sont ses mots), son assurance tranquille et sa maîtrise parfaite de l'anglais, l'acteur français Lambert Wilson peut revendiquer une véritable carrière internationale, et ce, depuis ses débuts au cinéma. Il parle d'ailleurs avec une affection particulière du cinéaste américain Fred Zinnemann qui lui a offert son premier grand rôle dans *Five Days One Summer* (1982), un des neuf films qui composent la rétrospective présentée par Cinemania.

Lambert Wilson est de passage au Québec pour le tournage d'un thriller sous la gouverne d'un jeune cinéaste, Eric Hannezo, et l'occasion était trop belle de lui rendre hommage, un coup de chapeau comportant neuf de ses plus grands rôles, ainsi qu'un cours de maître qui s'annonce fort couru. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'il est possible de boire les paroles d'un illustre enfant de la balle (il est le fils du grand homme de théâtre Georges Wilson), d'un membre de la famille Resnais (il a joué dans quatre de ses films, dont *Cœurs* et *On connaît la chanson*) et d'un acteur ayant partagé l'écran avec des vedettes féminines si différentes: Juliette Binoche (*Rendez-vous*), Halle Berry (*Catwoman*), Sophie Marceau (*La boum 2, Marquise*), Monica Bellucci (*The Matrix Revolutions*) et Brooke Shields (*Sahara*).

Cet éclectisme, Lambert Wilson le revendique haut et fort, héritage cultivé depuis ses années d'études en théâtre à Londres, également un geste de rupture avec la tradition incarnée par le paternel, lui qui fut le successeur de Jean Vilard à la barre du célèbre Théâtre national populaire (TNP). «*Les acteurs anglais*

manient beaucoup de genres différents: la comédie, le drame, Shakespeare, la télévision, souligne Wilson à voix basse... et en baissant souvent la tête. Ils ont aussi un objectif spécifique: enraciner le personnage dans une réalité sociale et territoriale, se transformer, adopter l'accent régional, s'identifier au rôle. Pour l'acteur français, c'est simple: tout part de lui, c'est plus cérébral. Des exemples? «*Catherine Deneuve n'a pas besoin de se transformer, c'est toujours Catherine Deneuve, on va la voir pour ça. Éventuellement, elle se met un foulard sur la tête pour jouer une ouvrière chez Lars von Trier!*»

Trouver sa famille... artistique

Homme d'une franchise désarmante, certains ignorent à quel point Lambert Wilson est aussi reconnu pour sa discrétion, voire sa timidité, comme en témoigne sa posture en rien conquérante devant son interlocuteur, ou sa propension à dessiner tout en causant. «*Depuis que je suis petit, j'ai toujours fui les groupes, admet-il comme une*

évidence. Quand on est comédien, c'est un vrai problème parce que c'est une activité grégaire, et on dépend totalement des metteurs en scène, des directeurs de théâtre et des acteurs.»

Avec une telle position de repli dans un milieu où il faut constamment être vu pour ne pas tomber dans l'oubli, on se demande comment il a pu se bâtir une filmographie si riche, si diversifiée, et qui compte son lot de comédies désopilantes (il voue un culte immo-déré à Céline Dion dans *Sur la piste du Marsupilami*). «*Je n'ai parfois récolté que les miettes du système, reconnaît l'acteur qui adore aussi chanter. Quand les gens ont envie de travailler avec moi, ils m'appellent. Je vais rarement au-devant d'eux, sauf Alain Resnais, à qui j'ai écrit une lettre. C'est d'ailleurs le seul conseil que je donne aux jeunes comédiens: identifier votre famille artistique et n'hésitez pas à la contacter par tous les moyens.*»

Celui qui avoue avoir éprouvé certaines difficultés à se faire un prénom — «*réussir dans le métier de son père, atteindre son niveau, voire le*

dépasser en notoriété, c'est un accomplissement énorme», confie-t-il — évoque avec tendresse une réconciliation bienfaisante avec son père. «*Un an avant sa mort, je l'ai mis en scène dans Béatrice, de Racine, une chose qui fut importante pour lui comme pour moi.*»

Lambert Wilson semble traverser la vie avec un bagage léger. «*J'évite la nostalgie. L'abbé Pierre m'avait dit: "Les regrets, c'est une perte d'énergie."*» Pour celui qui l'a incarné autrefois, et qui a revêtu avec la même intensité la soutane du frère Christian dans *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois, jouer n'a rien d'un sacerdoce, mais depuis quelques décennies il prend toujours la chose au sérieux.

Collaborateur
Le Devoir

L'acteur donne une leçon de maître ce samedi à 16h30 au cinéma Impérial. L'entrée est libre. La rétrospective se poursuit jusqu'au lundi 10 novembre à la Cinémathèque québécoise.



Henri Henri est une comédie romantique fantaisiste.

FILMS SEVILLE

EXCENTRIS



MAPS TO THE STARS (LA CARTE DES ÉTOILES)
DAVID CRONENBERG - 111 MIN. - (v.o.stf.)
PRIX D'INTERPRÉTATION POUR JULIANNE MOORE - CANNES 2014

ET AUSSI À L'AFFICHE :

CECI N'EST PAS UN POLAR 13+
— PATRICK GAZÉ

ST. VINCENT G+
(v.o.stf.) — THÉODORE MELFI

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT 13+
— JEAN-MARIE ET ARNAUD LARRIEU

MOMMY 13+
— XAVIER DOLAN - PRIX DU JURY - FESTIVAL DE CANNES 2014

CA S'RA PAS LONG : POST FNC 2014
— 11, 12 ET 13 NOVEMBRE À 19H

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR
CINEMAEXCENTRIS.COM



festival de films

CINEMANIA

6-16 NOVEMBRE 2014

www.festivalcinemania.com

20 ans!

CINEMA IMPÉRIAL

LA VITRINE .COM
VOTRE GUICHET CULTUREL

Renoir iStore



